



Annexe A de l'Addenda à l'étude d'impact sur l'environnement – Réponses
aux questions et commentaires du 18 juillet 2018 (26 octobre 2018)

Étude de potentiel archéologique (Pintal, 2018)



PROJET DE RÉHABILITATION DU QUAI DE SAINTE-ANNE-DE- BEAUPRÉ

ÉTUDE DE POTENTIEL ARCHÉOLOGIQUE



Québec, septembre 2018

**PROJET DE RÉHABILITATION DU QUAI DE SAINTE-ANNE-DE-
BEAUPRÉ**

ÉTUDE DE POTENTIEL ARCHÉOLOGIQUE

Étude préparée par :
Jean-Yves Pintal
Archéologue consultant

Québec, septembre 2018

RÉSUMÉ

Cette étude de potentiel archéologique s'inscrit dans un mandat reçu de Norda Stelo qui consiste à évaluer le potentiel archéologique terrestre et subaquatique de l'emprise retenue pour le projet de réhabilitation du quai de Sainte-Anne-de-Beaupré (figures 1 et 2). L'objectif de cette étude est de déterminer si des sites archéologiques préhistoriques ou historiques, tant terrestre que submergé, sont présents à l'intérieur de cette emprise ou sont susceptibles d'y être découverts.

La probabilité que l'on puisse découvrir des vestiges préhistoriques intacts dans l'emprise du quai est jugée faible. En effet, de nombreux travaux de remblais et de déblais ont été effectués de part et d'autre du quai modifiant grandement en cela l'apparence naturelle des lieux. Toutefois, la découverte d'une pointe de projectile à environ 40 m à l'est et la présence, ancienne, d'un ruisseau à cet endroit invite à la prudence. C'est pourquoi un court inventaire au terrain est recommandé. Ce dernier consisterait en une inspection visuelle et en quelques sondages manuels. Le tout pourrait se faire en une demi-journée.

Pour ce qui est du quai de 1870, les relevés géotechniques n'ont pas abouti à la découverte de caissons en bois en bordure de la digue, mais des indices laissent croire que du bois est présent sous l'aire de circulation à environ 4 m sous la surface. Comme les travaux prévus ne consistent qu'en un remblaiement des abords du quai ou en des excavations limitées (1 à 2 m de profondeur), ces travaux ne devraient pas avoir d'incidences sur les vestiges anciens, s'il en reste encore. Aucune intervention au terrain n'est recommandée.

En ce qui concerne le quai proprement dit, le sondage géotechnique effectué dans le quai a révélé la présence de bois à environ 4 m de profondeur. Comme les travaux prévus dans ce secteur consistent en des excavations limitées (1 à 2 m de profondeur), ils ne devraient pas avoir d'incidences sur les vestiges anciens, s'il en reste encore. Aucune intervention au terrain n'est recommandée.

Le potentiel archéologique subaquatique est également jugé faible, puisqu'aucune épave n'a été répertoriée dans ce secteur et parce que les relevés bathymétriques et les inspections visuelles subaquatiques n'ont rien révélé.

ÉQUIPE DE RÉALISATION

Norda Stelo

Daniel Plourde

Géographe, spécialiste en environnement social

Annie Taillon, M. Sc.

Biogéographe, spécialiste en environnement,
responsable d'exécution

Consultant

Jean-Yves Pintal, M. Sc.

Archéologue, rédaction et cartographie

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
1.0 LA MÉTHODE.....	3
2.0 LA DESCRIPTION DU SECTEUR À L'ÉTUDE.....	7
2.1 Le paysage actuel.....	7
2.1.1 La géologie et les sources de matière première	7
2.1.2 Les dépôts de surface	9
2.1.3 L'hydrographie	10
2.1.4 La végétation.....	11
2.2 La déglaciation et l'évolution des conditions environnementales	12
3.0 LA CHRONOLOGIE DE L'OCCUPATION HUMAINE.....	18
3.1 La période préhistorique (de 12 500 ans AA à 1534 AD)	18
3.1.1 Le Paléoindien ancien (de 12 500 à 11 500 ans AA)	19
3.1.2 Le Paléoindien récent (de 11 500 à 10 000 ans AA).....	20
3.1.3 L'Archaïque ancien (11 000 à 10 000 ans AA).....	20
3.1.4 L'Archaïque moyen (9 000 à 7 500 ans AA)	21
3.1.5 L'Archaïque récent (7 500 à 3 000 ans AA)	22
3.1.6 Le Sylvicole inférieur (de 3 000 à 2 400 ans AA).....	22
3.1.7 Le Sylvicole moyen (de 2 400 à 1 000 ans AA)	24
3.1.8 Le Sylvicole supérieur (de 1000 à 400 ans AA)	25
3.1.9 La période historique ou période des explorateurs (de 1534 à environ 1800)...	25
3.2 La période historique eurocanadienne (de 1534 à 1950)	30
3.2.1 Les explorateurs (de 1534 à 1608).....	30
3.2.2 Le Régime français (de 1608 à 1760)	30
3.2.3 Le Régime anglais (de 1760 à 1867)	33
3.2.4 La Confédération canadienne (à partir de 1867).....	35
4.0 LES ZONES DE POTENTIEL ARCHÉOLOGIQUE	40
4.1 Le bilan des connaissances et la détermination des zones de potentiel	40
4.1.1 Le bilan des connaissances	40

4.1.2 La détermination du potentiel archéologique.....	42
CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS.....	47
OUVRAGES DE RÉFÉRENCE	48

LISTE DES FIGURES

Figure 1 – Localisation générale du secteur à l'étude.....	2
Figure 2 – Localisation sur photo aérienne du secteur à l'étude.....	2
Figure 3 – Géologie du secteur à l'étude	8
Figure 4 – Dépôt de surface du secteur à l'étude.....	9
Figure 5 – Pédologie des sols du secteur à l'étude	10
Figure 6 – Principales étapes de la déglaciation et de l'évolution de la végétation (1/2).....	13
Figure 6 – Principales étapes de la déglaciation et de l'évolution de la végétation (2/2).....	14
Figure 7 – Courbe d'émersion des terres pour la région de Rivière-du-Loup	15
Figure 8 – Superposition du secteur à l'étude sur une carte de 1733	27
Figure 9 – Superposition du secteur à l'étude sur une carte de 1828	29
Figure 10 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1658.....	31
Figure 11 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1761.....	32
Figure 12 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1815.....	33
Figure 13 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1831.....	34
Figure 14 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1837.....	35
Figure 15 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1887.....	36
Figure 16 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1929.....	37
Figure 17 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1919.....	38
Figure 18 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1952	39
Figure 19 – Pointe de projectile provenant du site CgEr-1.....	40
Figure 20 – Localisation approximative du site CgEr-1	41
Figure 21 – Tranchée d'exploration géotechnique de la digue.....	43
Figure 22 – Sondage géotechnique géotechnique, digue.....	44
Figure 23 – Sondage géotechnique géotechnique, quai.....	45

TABLEAU

Tableau I : Critères d'évaluation du potentiel archéologique autochtone	5
---	---

INTRODUCTION

Cette étude de potentiel archéologique s'inscrit dans une démarche entreprise par Norda Stelo afin d'évaluer les incidences sur les biens archéologiques, tant terrestres que submergés, qui pourraient découler du projet de réhabilitation du quai de Sainte-Anne-de-Beaupré (figures 1 et 2). Le projet de réhabilitation du quai vise la reconstruction de la digue d'approche en effectuant la réfection de l'enrochement existant, ainsi que la reconstruction de la tête du quai par la mise en place d'un mur en pieux-palplanches. L'objectif de cette étude est de déterminer si des sites archéologiques préhistoriques ou historiques (autochtones et eurocanadiens : terrestres ou submergés) sont présents ou susceptibles d'être découverts dans l'emprise retenue pour ce projet.

Diverses informations provenant de rapports de recherche, de monographies et d'autres publications disponibles dans les domaines historiques, préhistoriques, patrimoniaux, géomorphologiques, géologiques et hydrographiques ont été prises en considération. De même, les bases de données du ministère de la Culture et des Communications (MCC) ont été consultées.

La première section du document présente la méthode utilisée. Par la suite, le paysage actuel et les principales phases de sa mise en place sont décrits. Les chapitres suivants contiennent une synthèse des données sur l'occupation humaine de la région et s'attardent au potentiel du secteur. Finalement, la conclusion passe en revue les points pertinents de ce rapport. On y trouve aussi des recommandations relatives à la protection du patrimoine archéologique.

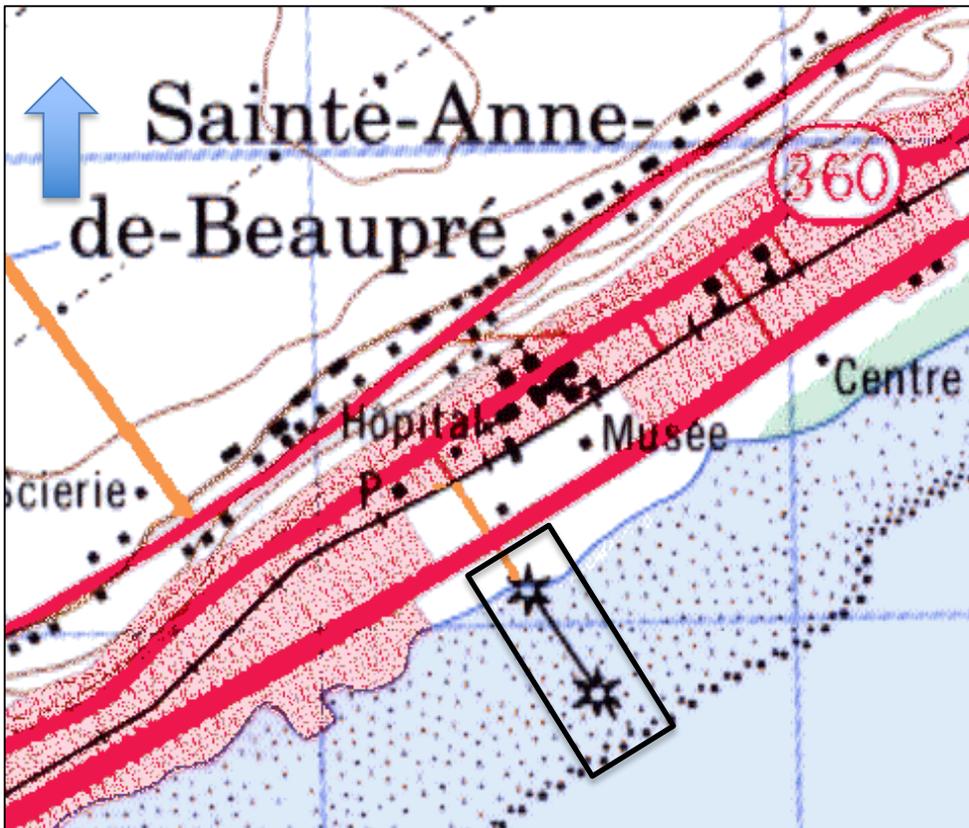


Figure 1 – Localisation générale du secteur à l'étude (GéoGratis, 21M02, 1 : 50 000)



Figure 2 – Localisation sur photo aérienne du secteur à l'étude (Norda Stelo 2018)

1,0 LA MÉTHODE

L'étude de potentiel archéologique est une démarche évolutive dont les conclusions peuvent changer selon l'état d'avancement des connaissances. Dans ce cas-ci, elle traite de la probabilité qu'il y ait, à l'intérieur des limites du secteur à l'étude, des vestiges ou des artefacts témoignant d'une occupation autochtone (préhistorique et historique) ou eurocanadienne.

En ce qui a trait à la présence de sites préhistoriques, les paramètres servant à démontrer l'existence d'un potentiel proviennent de l'analyse des données géographiques et culturelles avant l'arrivée des Européens en Amérique du Nord. Dans le cas des sites archéologiques historiques (autochtones et eurocanadiens), divers documents d'archives permettent parfois de localiser des établissements ou des infrastructures datant de cette période. Des méthodes de recherche distinctes, mais complémentaires, sont donc utilisées pour traiter les volets préhistorique et historique.

Le potentiel d'occupation préhistorique

La notion de potentiel archéologique réfère à la probabilité de découvrir des traces d'établissement dans un secteur donné. Le postulat fondamental de l'étude de potentiel se résume ainsi : les humains ne s'installent pas sur un territoire au hasard, la sélection des emplacements est influencée par un ensemble de paramètres culturels et environnementaux.

Lorsque vient le temps d'évaluer les ressources patrimoniales possibles d'une région, l'archéologue se trouve régulièrement confronté au fait que les données disponibles sont peu abondantes. Ainsi, la plupart du temps, seuls quelques restes de campements sont connus pour des millénaires d'occupation. Ce maigre échantillon ne permet pas d'apprécier adéquatement l'importance que chaque groupe a pu accorder à un territoire spécifique au cours des siècles. Puisque la présence autochtone doit être traitée comme un tout, sans nécessairement distinguer des modes de vie très différents (groupes locaux ou en transit), les archéologues ont davantage recours aux données environnementales afin de soupeser l'attrait ou l'habitabilité d'un milieu.

Ce faisant, on reconnaît les difficultés inhérentes à la découverte de l'ensemble des sites générés par les humains (lieux sacrés, carrières lithiques, cimetières, art rupestre, etc.). Bref, tous les sites pour lesquels on dispose de trop peu d'informations pour en modéliser la localisation. Mentionnons ici que les données historiques permettent en partie de corriger ce biais puisqu'elles font parfois état de la présence de portages, de campements ou de cimetières, autant d'éléments qui facilitent la démonstration du potentiel archéologique.

Lorsque cela est possible, une des premières étapes de l'étude de potentiel consiste à cerner les paramètres environnementaux qui caractérisent l'emplacement des différents types d'établissements auxquels ont recours habituellement les autochtones dans des milieux similaires à ceux analysés. Une fois ces critères définis, il devient alors concevable de morceler un territoire, souvent assez vaste, en zones propices à la présence de sites archéologiques. En adoptant une telle démarche, on reconnaît d'emblée l'impossibilité pratique d'intervenir sur l'ensemble d'une région même si, ce faisant, on admet que des vestiges puissent éventuellement être négligés. Au Québec, des critères génériques de potentiel ont été proposés au fil des ans (tableau I).

Les données archéologiques utilisées pour la rédaction de cette étude ont été compilées en tenant compte de l'ensemble des informations disponibles. Elles ont été obtenues en consultant des sources telles que :

- l'Inventaire des sites archéologiques du Québec (MCC 2018a) ;
- la Cartographie des sites et des zones d'interventions archéologiques du Québec (MCC 2018b) ;
- le Répertoire du patrimoine culturel du Québec du ministère de la Culture et des Communications (MCC 2018c) ;
- le Répertoire québécois des études de potentiel archéologique (Association des archéologues du Québec 2005) ;
- les divers rapports et les différentes publications disponibles pour la région.

Tableau I : Critères d'évaluation du potentiel archéologique autochtone (modification du tableau de Gauvin et Duguay 1981)

Facteurs environnementaux	Niveau de potentiel		
	Fort (A)	Moyen (B)	Faible (C)
Géographie	Plages, îles, pointes, anses, baies, points de vue dominants	Secteurs élevés et éloignés des plans d'eau	Falaises
Morpho-sédimentologie	Sable, gravier, terrains plats, terrasses marines et fluviales, eskers, moraines	Terrains moutonnés Argiles altérées Pentes moyennes	Affleurements rocheux Tourbières Pentes abruptes Terrains accidentés
Hydrographie	Hydrographie primaire Proximité des cours d'eau et lacs importants Zone de rapides Eau potable Confluence de cours d'eau Axe de circulation Distance de la rive = de 0 à 50 m	Hydrographie secondaire Petits cours d'eau Distance de la rive = de 50 à 100 m	Hydrographie tertiaire Marais/Tourbières Extrémité de ruisseau Distance de la rive = 100 m et plus
Végétation	Ressources végétales comestibles Protection contre les vents du nord Exposition au vent du sud Bonne visibilité sur le territoire adjacent Bois de chauffage	Protection moyenne	Aucune protection
Faune	Proximité de lieux propices à la chasse et à la pêche	Lieux plus ou moins fréquentés par la faune	Lieux peu fréquentés par la faune
Accessibilité	Accessibilité à des territoires giboyeux Circulation facile Sentiers de portage	Difficultés d'accès selon les saisons	Accès difficile en tout temps
Géologie	Proximité d'une source de matière première		

Le potentiel d'occupation historique

En ce qui concerne les périodes plus récentes, certains documents d'archives indiquent que le secteur à l'étude est connu dès le 16^e siècle. Ce territoire commencera à être fréquenté plus particulièrement au 17^e siècle par les Eurocanadiens. La méthode se base sur l'analyse critique de données archivistiques, de publications à caractère historique, de cartes, de photos et de plans. L'étude vise d'abord à cerner les ensembles archéologiques connus, puis à les évaluer sur le plan de l'importance historique et de la qualité de conservation. Des recommandations sont formulées concernant la planification ou non d'une intervention

avant les travaux d'excavation. À cet effet, les trois étapes décrites ci-dessous sont considérées.

La première étape concerne l'inventaire des connaissances. Elle comprend la cueillette des informations relatives au patrimoine en général dans le but d'avoir une bonne compréhension du secteur et ainsi de définir les caractéristiques spécifiques du territoire. Les principales sources documentaires qui ont été utilisées pour l'acquisition des données et l'analyse sont les monographies, les études spécialisées en histoire et en patrimoine, de même que l'Inventaire des sites archéologiques du Québec, la Cartographie des sites et des zones d'interventions archéologiques du Québec et le Répertoire du patrimoine culturel du Québec et le Répertoire québécois des études de potentiel archéologique (Association des archéologues du Québec 2005), les études spécialisées, les cartes anciennes, les atlas, les plans d'assurances et d'arpentage, les photographies aériennes et l'iconographie ancienne. On a également tenu compte des principales perturbations du sous-sol.

La deuxième étape se rapporte à l'examen et à l'analyse des cartes anciennes. Tous les éléments qui constituent le patrimoine bâti et qui apparaissent sur les cartes doivent être pris en considération. Les éléments semblables, mais chronologiquement distincts, qui se répètent d'une carte ancienne à une autre, illustrent l'évolution de l'occupation polyphasée de la zone d'étude. Les secteurs qui ont été occupés au fil des ans sont souvent considérés comme ayant un fort potentiel archéologique historique, l'occupation de certains lieux s'étendant parfois sur plusieurs siècles. Les bâtiments isolés et les secteurs de regroupement de bâtiments rendent aussi possible l'identification des zones de potentiel. Les secteurs de regroupement permettent en plus de constater l'évolution des lieux et les répercussions des aménagements récents sur les plus anciens établissements.

La troisième étape consiste à analyser et à évaluer les éléments des plans historiques. Le potentiel correspond à la forte probabilité que des vestiges ou des sols archéologiques soient encore en place. Les zones à potentiel peuvent dépasser les limites des éléments bâtis, car elles doivent prendre en considération l'espace entourant ces éléments, soit par exemple des jardins, des cours, des latrines, des bâtiments secondaires, des niveaux d'occupation, des dépotoirs, etc.

2,0 LA DESCRIPTION DU SECTEUR À L'ÉTUDE

Le secteur à l'étude inclut tout le quai de Sainte-Anne-de-Beaupré incluant le chemin d'accès à partir de la route 138. Il comprend également une zone tampon couvrant environ 50 m de part et d'autre du quai, tant en zone terrestre qu'en zone fluviale (figures 1 et 2). La superficie couverte correspond à l'emprise des travaux prévus, incluant le déplacement de la machinerie. L'objectif de ce chapitre n'est pas de décrire exhaustivement ce territoire, mais bien de spécifier les paramètres les plus susceptibles d'avoir influencé la fréquentation humaine.

2,1 Le paysage actuel

La section nord du quai de Sainte-Anne-de-Beaupré repose sur le rivage nord du fleuve Saint-Laurent. Les terrains les plus hauts s'élèvent à environ 6 m au-dessus du niveau moyen actuel de la mer (ANMM). À marée haute, l'accès au rivage est relativement facile pour les petites embarcations, alors qu'à marée basse, l'estran est large, la roche mère affleure et elle est parfois recouverte d'argile.

2.1.1 La géologie et les sources de matière première

Les caractéristiques de ce paysage découlent directement de la forme du substrat rocheux. L'assise de la région repose sur les Basses-Terres du Saint-Laurent (figure 3). Elle date de l'Ordovicien moyen à supérieur et elle est toute entière incluse à l'intérieur du Groupe de Sainte-Rosalie et de la Formation de Lotbinière.

Les roches qui forment cette Formation correspondent principalement à des shales. En général, ces matériaux sont peu utiles pour les artisans tailleurs de pierre autochtones qui préfèrent ceux qui sont plus siliceux pour produire leurs outils habituels, comme des pointes, des couteaux, des grattoirs, etc. Cela ne veut pas dire que le shale n'était pas utilisé. Bien au contraire, il pouvait servir à fabriquer des outils polis, comme des polissoirs, des ulus, des haches, etc. Toutefois, comme le shale est abondant dans la région,

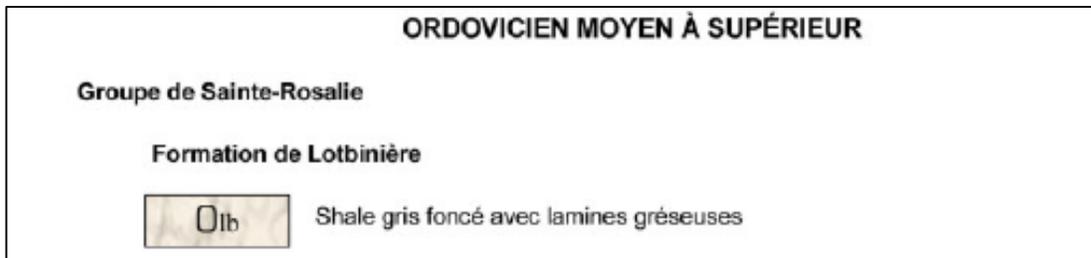
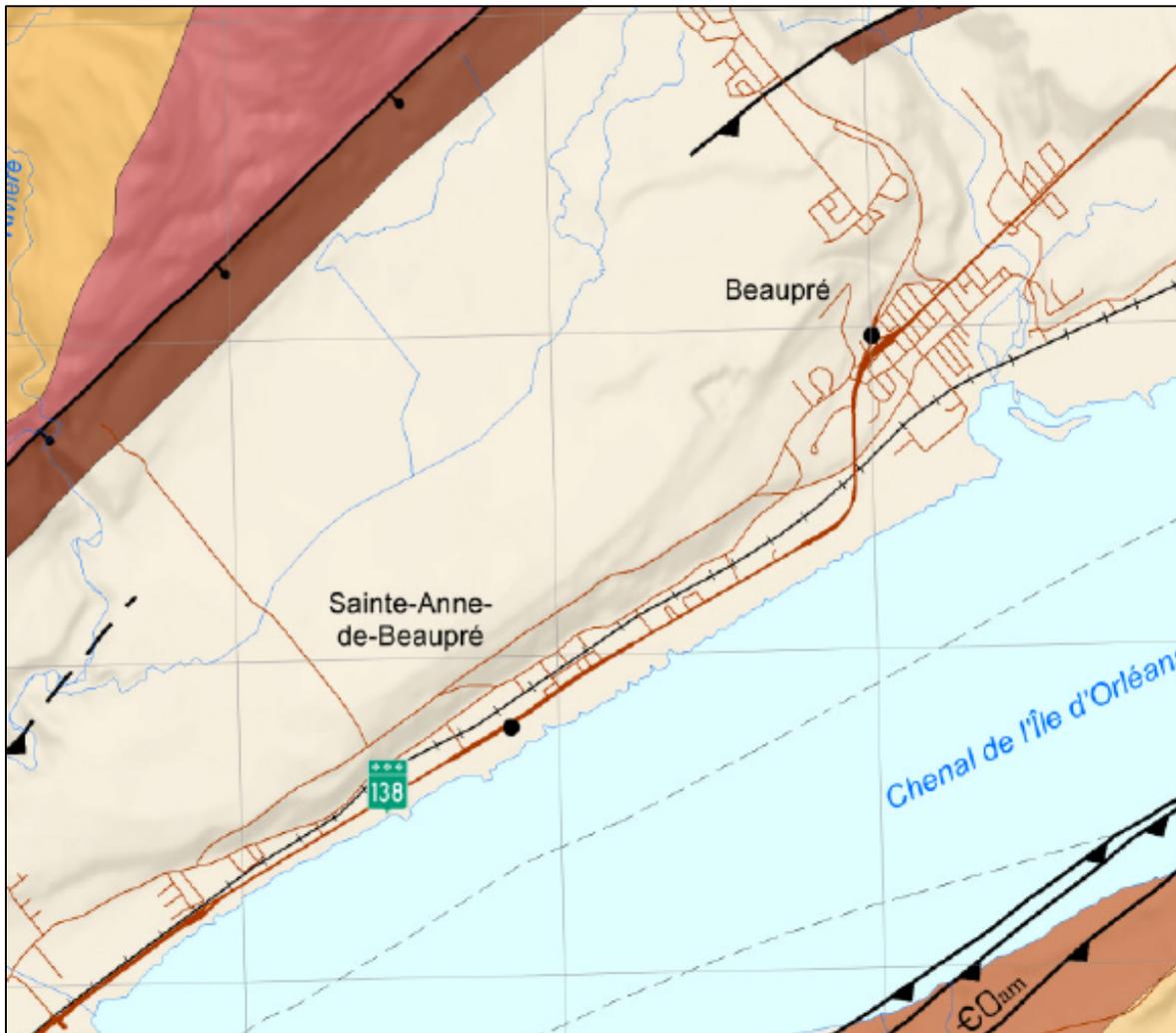


Figure 3 – Géologie du secteur à l'étude (SIGEOM, 2012, CG21M02201201, extrait)

il est peu probable que les Amérindiens fréquentaient précisément le secteur à l'étude pour s'en procurer. En ce qui concerne les Eurocanadiens, le shale est surtout utilisé comme matériau de remplissage ou pour la construction de murets de soutènement.

2.1.2 Les dépôts de surface

Comme tous les terrains composant le secteur à l'étude ne dépassent pas les 100 m ANMM, ils ont été entièrement inondés par la transgression marine qui a suivi la déglaciation. C'est pourquoi des dépôts marins les recouvrent (figure 4). Le secteur à l'étude se compose de dépôts marins d'eau profonde qui se composent principalement d'argile et de pierre.

Les sols de la partie terrestre du secteur à l'étude se composent de loam argileux au drainage déficient. Les sols de l'estran sont constitués d'alluvions récentes (figure 5).

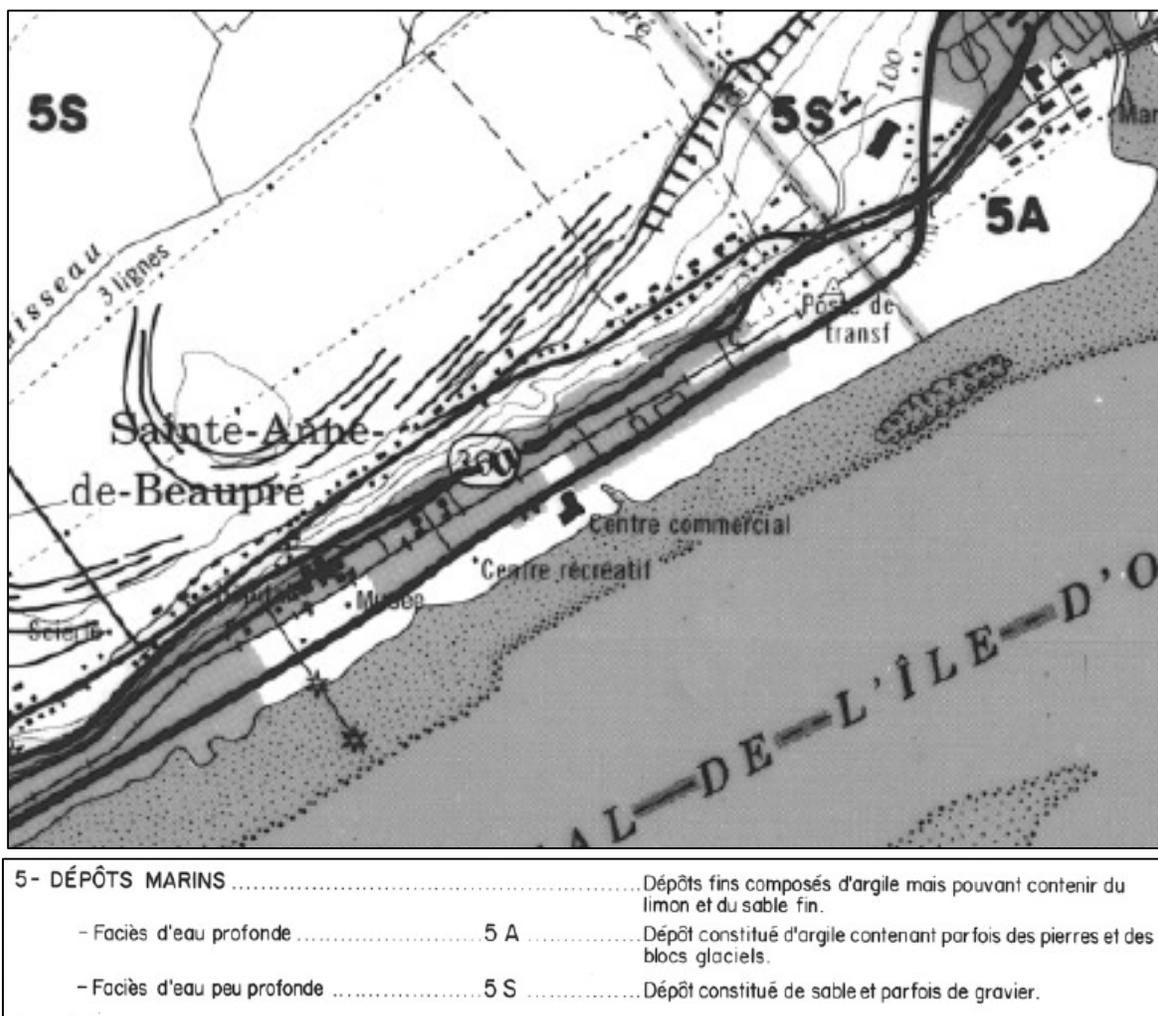


Figure 4 – Dépôt de surface du secteur à l'étude (SIF, 1990)

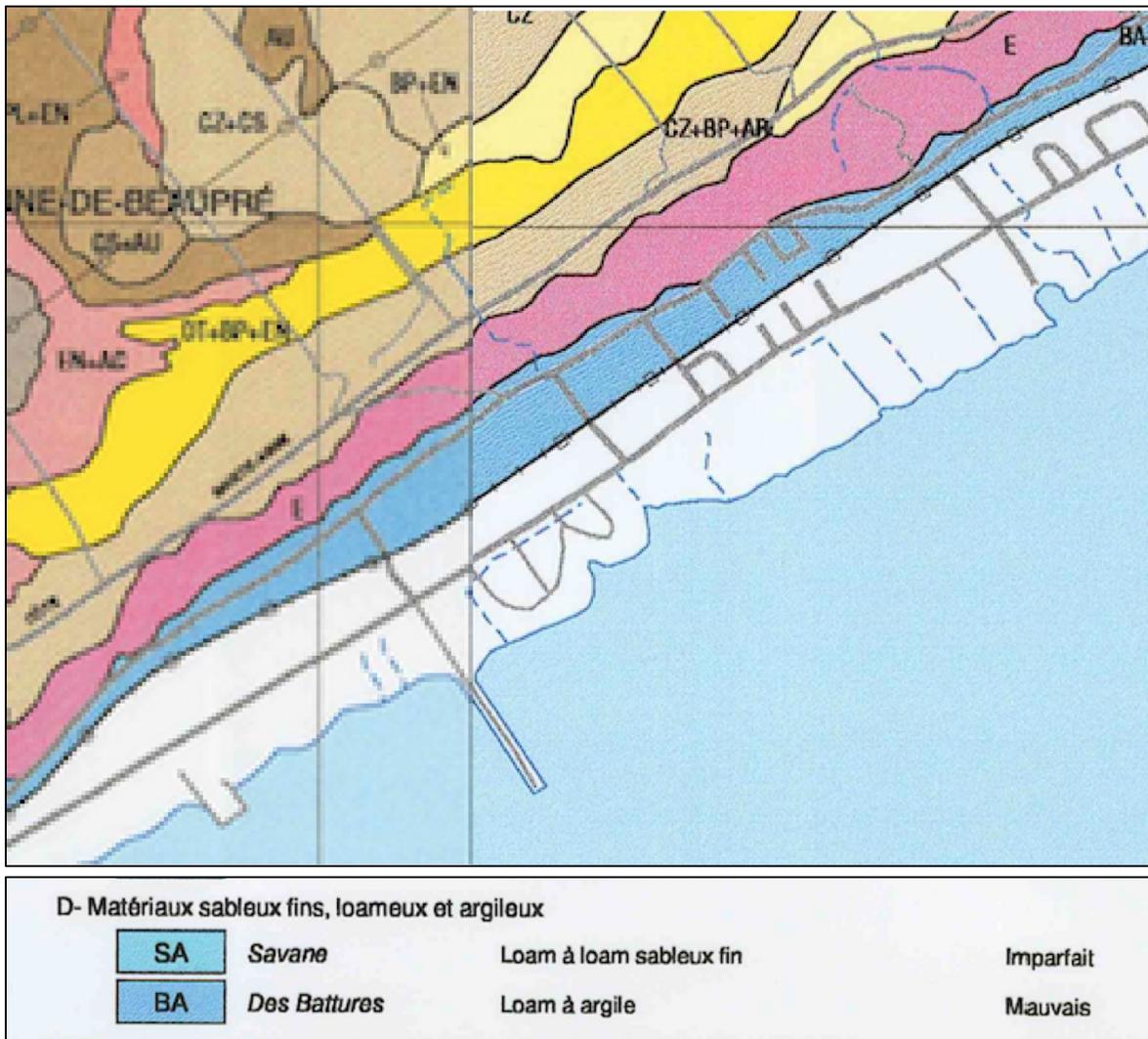


Figure 5 – Pédologie des sols du secteur à l'étude (IRDA, 2000)

2.1.3 L'hydrographie

Le secteur se situe à l'intérieur du bassin versant de la rivière Montmorency. Ce secteur était auparavant drainé par de multiples ruisseaux qui serpentaient dans les battures. Afin de rendre les sols plus propices à l'agriculture, plusieurs de ces ruisseaux ont été canalisés et de nombreux fossés de drainage ont été creusés de part et d'autre du quai. Cela souligne la mauvaise qualité du drainage des terres qui bordent le fleuve à cet endroit.

2.1.4 La végétation

Actuellement, le secteur à l'étude fait partie d'une immense zone écologique qui s'étend de l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs. Elle correspond à un domaine climatique de type tempéré frais qui conditionne en partie la végétation. Ainsi s'y déploie l'extrémité orientale du domaine de l'érablière à tilleul, un des secteurs les plus tempérés de la province. Celui-ci couvre tout le sud du Québec à l'exception de la grande région de Montréal, qui est encore plus chaude.

La forêt de la région de Québec est dense et diversifiée, elle est susceptible de combler amplement les besoins des gens en matière de combustible et de matériaux de construction, et elle peut fournir un apport en nourriture non négligeable (comme les noix et les petits fruits). Selon toutes apparences, les Amérindiens ont commencé à exploiter les ressources végétales de façon plus intensive près de 2000 ans avant notre ère. Depuis l'an 1000, il semble que l'agriculture, déjà présente aux États-Unis et en Ontario, se soit répandue dans divers groupes autochtones, dont les Iroquoïens du Saint-Laurent qui vivaient dans la région de Québec.

Il est possible que les autochtones se soient livrés à ce type d'activité dans les environs du secteur à l'étude, certains sols s'y prêtant. Ainsi, certaines données historiques, notamment les écrits de Cartier, font état de la présence de hameaux des Iroquoïens du Saint-Laurent sur la Côte-de-Beaupré.

2,2 La déglaciation et l'évolution des conditions environnementales

La dernière glaciation, la Wisconsinienne, a atteint son apogée de 25 000 à 20 000 ans avant aujourd'hui. À ce moment-là, tout le Québec était recouvert par plus d'un kilomètre de glace. Un réchauffement graduel du climat provoqua la fonte des glaciers. C'est ainsi qu'il y a environ 13 500 ans, la frange sud du Québec, près de la frontière américaine, le littoral du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et presque tout l'estuaire du Saint-Laurent étaient libres de la gangue glaciaire qui les emprisonnait depuis plusieurs milliers d'années (Fulton et Andrews, 1987) (figure 6). Le glacier a subsisté un peu plus longtemps dans la région de la Capitale-Nationale, un verrou glaciaire empêchant les eaux salées de la mer de Goldthwait, à l'est de Québec, de se mêler aux eaux douces du lac Vermont/Candona, un vaste plan d'eau douce qui reliait à l'époque le lac Champlain au lac Ontario.

La fonte continue du glacier a permis le dégagement du « goulot de Québec »; il s'en est suivi la vidange du lac Vermont/Candona, une courte période où eaux douces et eaux salées se sont mariées à la hauteur de Québec. Cette masse d'eau douce en amont de Québec a alors été remplacée par de l'eau salée jusqu'à la hauteur de Gatineau. Cette phase marine, celle de la mer de Champlain, a débuté aux alentours de 13 000 ans AA¹ pour durer jusque vers 10 600 ans AA. À son maximum, le niveau des eaux de la mer de Champlain était d'environ 200 m ANMM.

Au début de l'épisode de la mer de Champlain, le contexte environnemental différait sensiblement de la situation actuelle. En effet, si aujourd'hui le paysage du secteur à l'étude en est un de falaises escarpées au pied desquelles s'écoule le cours relativement tranquille du fleuve Saint-Laurent, de 13 000 à 12 000 ans AA, il s'agissait d'un véritable bras de mer intérieure aux eaux froides et salées qui attiraient de petites baleines (principalement des bélugas), des morses, des phoques ainsi que de nombreuses espèces de poissons et d'oiseaux marins. À cette époque, cette mer était 100 m plus haute que le niveau du fleuve actuel (figure 7), ce qui revient à dire que le secteur à l'étude était entièrement immergé.

1. L'abréviation AA signifie « avant aujourd'hui », par convention avant 1950. Dans ce chapitre, on fera référence aux dates étalonnées.

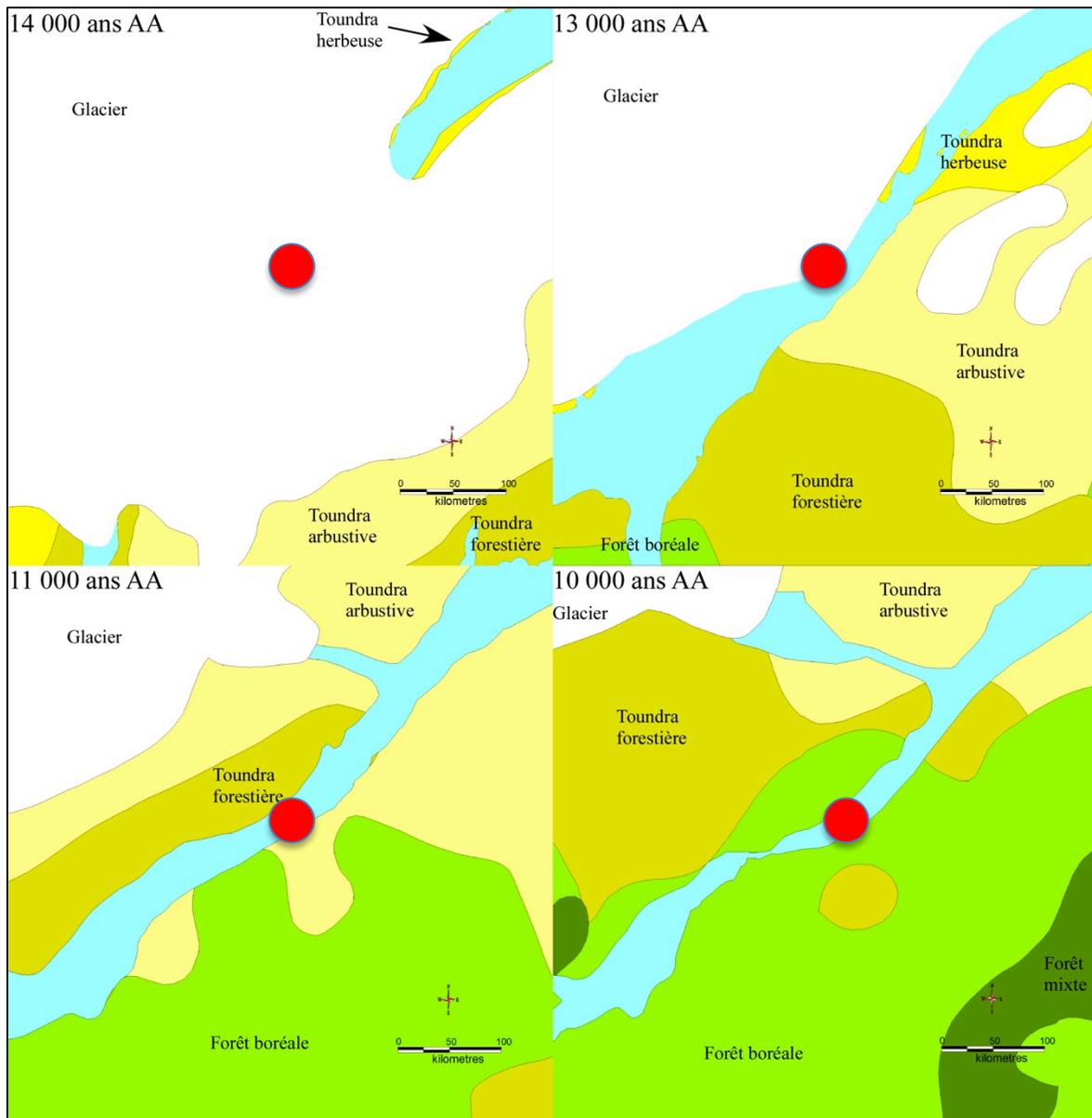


Figure 6 (1/2) – Principales étapes de la déglaciation et de l'évolution de la végétation (échelle 1 : 500 000) (Le polygone rouge représente le secteur à l'étude.) (Dyke, A. S., Giroux, D. et Robertson, L., 2004)

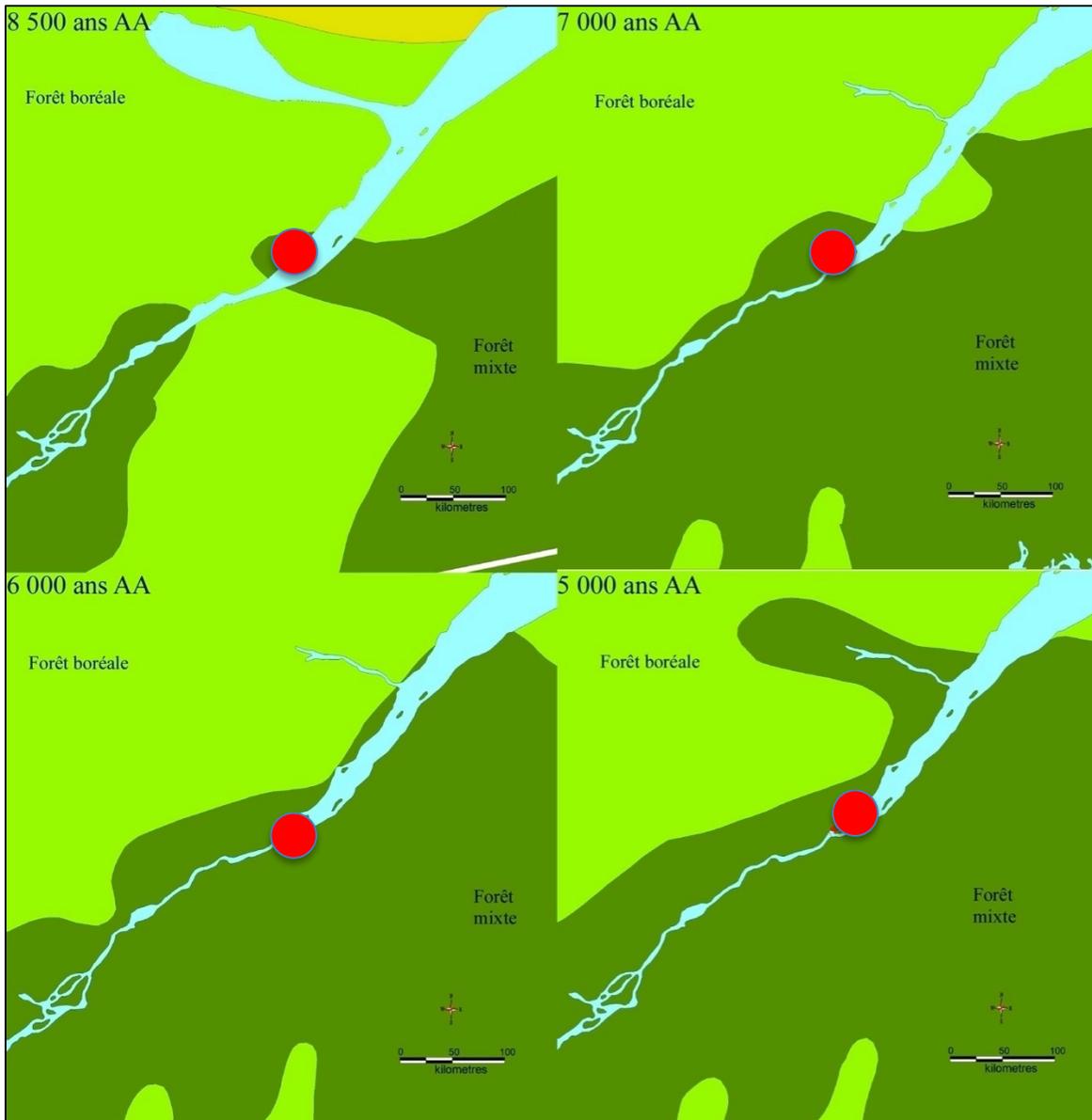


Figure 6 (2/2) – Principales étapes de la déglaciation et de l'évolution de la végétation (échelle 1 : 500 000) (Le polygone rouge représente le secteur à l'étude.) (Dyke, A. S., Giroux, D. et Robertson, L., 2004)

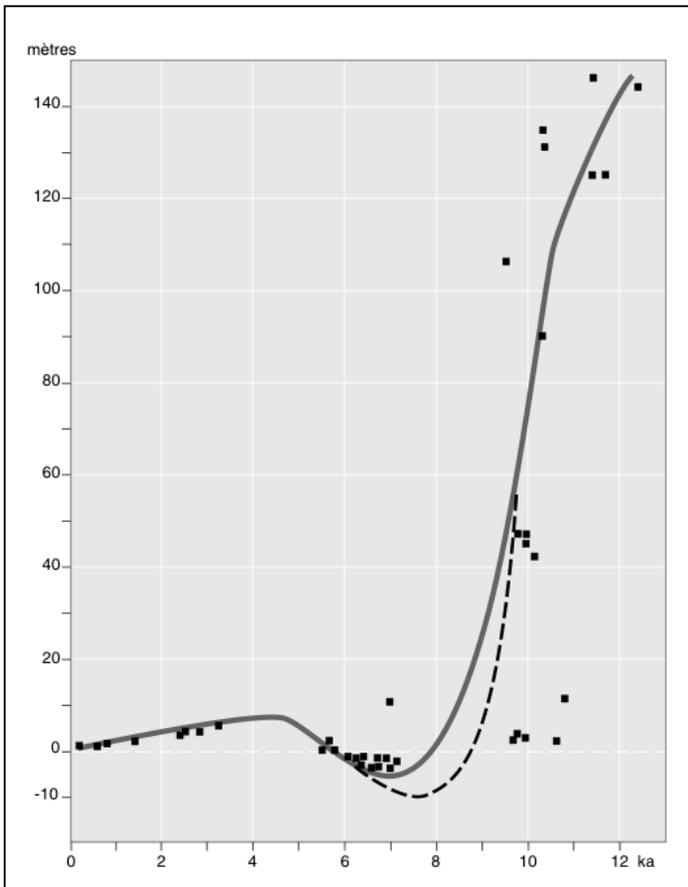


Figure 7 – Courbe d’émersion des terres pour la région de Rivière-du-Loup (Dionne, 2002)

La région de Québec, où les deux rives sont les plus rapprochées, se présentait alors comme un point de rencontre entre les mers de Champlain et de Goldthwait. Au début de l’Holocène, ce détroit, qui séparait les mers de Goldthwait et de Champlain, mesurait environ 40 km de long, de Pont-Rouge à l’île d’Orléans, sur une dizaine de kilomètres de large. Il était alors parsemé d’îles, dont l’île d’Orléans, qui en constitue le dernier vestige.

À la suite du relèvement isostatique, la mer s’est lentement retirée du Haut-Saint-Laurent. La salinité de la mer de Champlain diminuant, elle a fait place au lac Lampsilis en amont de Trois-Rivières ou à un corridor fluvial entre Trois-Rivières et Québec, de 10 000 à 9 000 ans AA (figure 7). La productivité marine du détroit de Québec est demeurée élevée à cause de l’apport tardif en eau salée, principalement dû à la force des courants marins et à l’amplitude des marées.

À cette époque, le relèvement isostatique était très rapide, puisque le niveau de la mer a baissé de plus de 50 m en moins de 1 500 ans.

De 13 000 à 10 000 ans AA, la région a connu de profonds changements environnementaux, passant d'un désert périglaciaire (13 000 ans AA) à une pessière ouverte (10 000 ans AA) (Richard, 2009). Au même moment, le niveau du fleuve a continué à descendre, atteignant, il y a environ 7 000 ans AA, la cote des 10 m sous son niveau actuel. À ce moment-là, il semble que l'on pouvait se rendre à pied à l'île d'Orléans à partir de la rive nord. Pour ce qui est du secteur à l'étude, on croit que le fleuve a laissé place à un « lac » qui aurait eu alors une dizaine de mètres de profondeur (figure 9). La figure 9 constitue une représentation de l'environnement riverain du secteur à l'étude, tel qu'il devait se présenter il y a environ 7 000 ans AA².

Une telle reconstitution est conforme aux données provenant de Montmagny, de Rivière-du-Loup et de Bellechasse (pour ce dernier endroit, niveau marin de - 5 m ANMM) (Dionne, 2000, 2002). Cela étant dit, et dans l'état actuel des connaissances, on ne sait pas jusqu'à quel point le secteur à l'étude était habitable (ampleur des marées, drainage relatif, végétation) ou attrayant (faune particulière, eau douce et non saumâtre, etc.).

On qualifie l'intervalle de 6 000 à 5 000 ans AA d'hypsithermal parce que le climat était alors un peu plus chaud et sec qu'aujourd'hui. Au cours de cette période, le niveau général des lacs et des cours d'eau du Québec était plus bas (Hétu, 2008).

Par la suite, soit vers 5 000 ans AA, le niveau du fleuve a remonté à la cote des 10 m ANMM. C'est à cette époque qu'a semblé s'installer une végétation similaire à celle qui existe aujourd'hui, tant dans sa diversité que dans son étendue. Comme le niveau du fleuve a fluctué à la hausse et à la baisse dans la région de Québec, des conséquences se sont fait sentir sur le potentiel archéologique de certains lieux. Ainsi, les terrasses et replats qui s'élèvent de 10 à 20 m ANMM ont pu être occupés à quelques reprises au cours des derniers millénaires, soit autour de 5 000 ans AA et, préalablement, aux environs de 8 000 à 10 000 ans AA.

2. Les cartes qui apparaissent à la figure 9 ont été faites à une très petite échelle afin de représenter l'évolution de la végétation dans tout le Canada. Par conséquent, elles sont trop imprécises pour illustrer des particularités locales, comme le bas niveau marin de l'estuaire dans la région de Québec.

Après 8 000 ans AA, le contexte maritime du fleuve Saint-Laurent a perdu de l'importance. Toutefois, l'eau était toujours saumâtre (estuaire supérieur) à la hauteur de Québec et il n'était pas rare d'y voir circuler des espèces marines comme des phoques. Néanmoins, il devient évident qu'après 5 000 ans AA, ce sont les caractéristiques environnementales d'un milieu continental, estuarien et fluvial qui prédominaient dans la région.

3,0 LA CHRONOLOGIE DE L'OCCUPATION HUMAINE

Les archéologues du Nord-Est américain divisent l'histoire autochtone en quatre grandes périodes : la Paléoindienne, l'Archaïque, la Sylvicole et l'Historique. Ces périodes se distinguent les unes des autres par des caractéristiques matérielles, comme la présence ou l'absence de poterie, l'identification d'un type particulier d'outil ou d'une technologie de taille, ou encore par des vestiges qui témoignent de la pratique d'activités socioéconomiques diverses liées, par exemple, aux modes d'établissement, de subsistance et de déplacement.

La reconstitution de l'histoire autochtone, surtout pour la période préhistorique, est une démarche évolutive qui peut constamment changer selon l'avancement des connaissances. Pour la majorité des périodes, les connaissances apportées par le secteur à l'étude demeurent limitées. Afin de mieux comprendre ces phases, il importe de se référer à un cadre géographique plus vaste qui s'étend parfois à la grandeur du Québec.

Pour ce qui est de la période historique, on la divise également en quatre ères : les explorateurs (1500-1608), le Régime français (1608-1760), le Régime anglais (1760-1867) et la Confédération canadienne (1867 et plus).

3,1 La période préhistorique (de 12 500 ans³ AA à 1534 AD)

Tandis que des glaciers recouvrent encore une grande partie du Canada, des groupes d'Autochtones franchissent à pied le détroit de Béring, qui est alors émergé à cause d'une baisse mondiale du niveau des mers, et ils s'installent en Alaska et au Yukon. Peu après, la fonte des Inlandsis de la cordillère et laurentidien dégage un corridor terrestre qui relie l'Alaska au centre des États-Unis. Certains groupes emprunteront alors ce corridor pour coloniser le centre de l'Amérique du Nord.

Ce scénario, qui demeure le plus évoqué, est aujourd'hui remis en partie en question par certains archéologues. En effet, ceux-ci se demandent si quelques groupes d'Amérindiens n'auraient pas plutôt longé les côtes de la Béringie, en utilisant certaines formes

³ Dates non étalonnées.

d'embarcations, pour ainsi aboutir en Alaska, en Colombie-Britannique et dans les États du Nord-Ouest américain.

Quoi qu'il en soit, vers 12 500 ans AA, ces Amérindiens, que l'on appelle Paléindiens, occupent le sud-ouest du Canada et tout le sud des États-Unis. Au fur et à mesure que la fonte des glaciers libère de nouveaux territoires septentrionaux et que ceux-ci deviennent habitables, les Paléindiens s'y installent. C'est ainsi qu'on les trouve en Ontario, en Nouvelle-Angleterre et dans les provinces maritimes canadiennes vers 11 500 à 10 000 ans AA (Ellis et Deller 1990).

3.1.1 Le Palé Indien ancien (de 12 500 à 11 500 ans AA)

Même si les preuves d'une présence autochtone aussi ancienne s'accumulent en Ontario et dans les États de la Nouvelle-Angleterre, elles demeurent encore relativement rares au Québec. En fait, pour l'instant, des traces n'ont été trouvées que dans la région du lac Mégantic. C'est ainsi qu'il y a environ 11 000 ans AA, des Amérindiens se sont installés sur une pointe de terre composée de matériaux fins qui sépare deux lacs (Chapdelaine 2004, Chapdelaine et coll. 2007). On a trouvé sur ce site des artefacts qui permettent d'associer cette occupation à la phase médiane du Palé Indien ancien (Michaud-Neponset/Parkhill). Les interprétations préliminaires relient ce site à d'autres, localisés dans les États limitrophes de la Nouvelle-Angleterre. Ainsi, ces Amérindiens seraient arrivés au Québec par la voie terrestre en franchissant les cols appalachiens.

D'autres sites, cette fois situés dans la région de Québec, datent de la phase finale de cette période (10 500 - 10 200 ans AA, Pintal 2012). Ainsi, des groupes affiliés à l'aire culturelle Cormier-Nicholas y ont été identifiés (Pintal 2012). Ces sites se distinguent, entre autres choses, par la présence de pointes foliacées ou triangulaires à base concave, oblique ou rectiligne. À l'occasion, de petites cannelures ou des enlèvements perpendiculaires sont visibles à la base. Plusieurs sites ont été découverts dans cette région et leur localisation en bordure du fleuve semble indiquer que les groupes qui les ont occupés accordaient une place aux ressources du littoral.

3.1.2 Le Palé Indien récent (de 11 500 à 10 000 ans AA)

De nombreux sites du Palé Indien récent ont été localisés au Québec. Qui plus est, il semble même que plusieurs cultures archéologiques sont présentes à cette époque, ce qui suggère l'apparition d'une certaine diversité culturelle.

Certains établissements indiquent la présence de groupes produisant des pièces lancéolées à retouches parallèles (Plano ou Sainte-Anne/Varney). Ces sites sont répartis plus particulièrement en Outaouais (Wright 1982), en Estrie (Chapdelaine 2004 ; Graillon 2011) et dans la région de Québec (Laliberté 1992 ; Pintal 2012), mais surtout au Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie (Benmouyal 1987 ; Chalifoux 1999 ; Chapdelaine 1994 ; LaSalle et Chapdelaine 1990 ; Pintal 2006). La présence de sites datant de cette période a également été rapportée en Ontario (Ellis et Deller 1990), dans les États de la Nouvelle-Angleterre (Bradley et coll. 2008) et dans les Maritimes (Deal 2006). Ce type de site n'a pas encore été formellement identifié en Côte-Nord.

Une analyse des différentes formes des pointes de projectile du Nord-Est américain a permis d'y reconnaître la présence du style Agate Basin-Hell Gap (Bradley et coll. 2008). Au Québec, des pointes similaires sont présentes en Estrie (Chapdelaine 2004) et en Gaspésie (Chalifoux 1999, Dumais 2000, Pintal 2006a). Il est maintenant considéré que certaines des pointes losangiques découvertes à l'embouchure du Saguenay (Archambault 1995a, 1995b, 1998) et en Basse-Côte-Nord (Pintal 1998) relèvent de cette période.

3.1.3 L'Archaïque ancien (11 000 à 10 000 ans AA)

Le concept d'Archaïque couvre une période si vaste (10 000 à 3 000 ans AA) qu'il est déraisonnable de croire qu'une seule culture y soit associée. D'ailleurs, la multitude et la variabilité des assemblages matériels que l'on associe à cette période témoignent de multiples trajets culturels. Afin de mieux décrire toute cette variabilité, les archéologues subdivisent habituellement l'Archaïque en trois épisodes : ancien (10 000 à 8 000 ans AA), moyen (8 000 à 6 000 ans AA) et récent (6 000 à 3 000 ans AA).

Au cours de l'Archaïque, et tel que décrit précédemment, le contexte environnemental du Québec change radicalement. De plus en plus chaud jusque vers 6 000 ans AA, le climat se refroidit par la suite et il devient plus humide. Avec la fonte du glacier qui se poursuit jusque vers 7 000 ans AA au centre du Québec, les populations coloniseront des territoires de plus en plus vastes et vers 3 500 ans AA le Québec aura été en grande partie exploré.

Parallèlement à cette expansion territoriale, un processus d'identification culturelle semble s'installer. Ainsi, on observe, au fil des siècles et des millénaires, que des groupes spécifiques exploitent des environnements de plus en plus particuliers. On parle d'un Archaïque maritime dans le golfe du Saint-Laurent, d'un Archaïque laurentien dans la vallée du Saint-Laurent, d'un Archaïque du Bouclier dans le Subarctique ou encore d'une tradition de la Gaspésie pour la péninsule éponyme.

Curieusement, alors que les données relatives à l'occupation paléoindienne s'accumulent au Québec, celles relatives à l'Archaïque ancien demeurent rares. Les raisons sous-jacentes à ce phénomène relèvent probablement des difficultés qu'éprouvent les archéologues à clairement distinguer les assemblages de cette période.

Au cours des dernières années, quelques sites de l'Archaïque ancien ont pu être associés à l'intervalle 10 000 à 8 000 ans AA au Québec. Ces derniers sont principalement localisés dans la région de Québec (Laliberté 1992, Pintal 2012), au lac Mégantic (Chapdelaine 2004), à Squatec (Dumais et Rousseau 2002) et en Basse-Côte-Nord (Pintal 2012).

3.1.4 L'Archaïque moyen (9 000 à 7 500 ans AA)

Si les informations sont rares en ce qui concerne l'Archaïque ancien au Québec, elles sont à peine plus abondantes pour l'Archaïque moyen (de 8 000 à 6 000 ans AA). La rareté de ces sites au Québec en général ne signifie pas qu'il en va ainsi dans toutes les régions. En fait, il est fort probable que toute la vallée du Saint-Laurent, de l'Outaouais à la Gaspésie incluant le sud de l'Abitibi, soit fréquentée. Toutefois, très peu des sites de cette période ont été datés au ¹⁴C. C'est ainsi que les chercheurs supposent, en comparant la forme des outils mis au jour au Québec avec celle de ceux recueillis en Ontario ou en Nouvelle-Angleterre,

que les sites de la province sont contemporains de ceux trouvés dans ces régions limitrophes. Même sur cette base, les sites de l'Archaïque moyen demeurent rares au sud et à l'ouest du Québec, les plus nombreux étant en Estrie (Graillon 1997).

La situation est différente en Haute-Côte-Nord, notamment à l'embouchure du Saguenay (Plourde 2003), à Baie-Comeau (Pintal 2001) et en Basse-Côte-Nord (Pintal 1998). Là, plus particulièrement en Basse-Côte-Nord, plusieurs emplacements ont été mis au jour et datés du début de l'Archaïque moyen (de 8 000 à 7 000 ans AA). Les données de la Côte-Nord, de même que celles de l'Estrie, semblent indiquer que ces groupes autochtones participent d'une aire culturelle qui a pour centre les États du Nord-Est américain (Neville/Stark/Morrow Mountain, pointes à pédoncule plus ou moins long).

3.1.5 L'Archaïque récent (7 500 à 3 000 ans AA)

À partir de cette période, mais surtout à partir de 5 000 ans AA, à peu près tout le Québec est occupé et cette présence n'ira qu'en s'accroissant. Les sites archéologiques sont nombreux et on en trouve dans toutes les régions du Québec. Qui plus est, les sites ne sont plus limités aux bordures du réseau hydrographique principal, ils sont maintenant abondants le long des rives du réseau hydrographique secondaire.

Il est toujours considéré que les Amérindiens de cette période sont d'abord et avant tout des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs qui se déplacent régulièrement sur un territoire plus ou moins bien défini selon les périodes. L'exploitation des principales ressources biologiques est de mise bien que l'on ne néglige aucune espèce comestible. Les sites de l'Archaïque récent sont nombreux dans la région de la Capitale-Nationale.

3.1.6 Le Sylvicole inférieur (de 3 000 à 2 400 ans AA)

Le concept de Sylvicole a été introduit en archéologie afin de tenir compte de la présence d'un nouvel élément dans la culture matérielle des Amérindiens, la céramique. Il faut bien comprendre que cette idée a d'abord pris naissance aux États-Unis, là où la céramique est abondante. Graduellement, ce concept a été étendu au Québec, même si la céramique autochtone demeure rare ou absente sur la majorité de ce territoire.

Pendant le Sylvicole inférieur, les modes de vie ne sont pas sensiblement différents de ceux qui prévalaient auparavant. Tout au plus peut-on noter que les ressources végétales (noix et autres plantes comestibles) sont davantage exploitées au cours de l'Archaïque récent et du Sylvicole inférieur et il semble qu'il en va de même pour les poissons, de vastes établissements de cette période étant trouvés à proximité de rapides.

Bien que le Sylvicole inférieur soit ainsi nommé parce que la céramique fait son introduction au Québec, force est de reconnaître que celle-ci demeure généralement rare. En fait, même si plusieurs sites de l'Outaouais et de la région de Montréal en contiennent, à l'est de Trois-Rivières, les sites qui en livrent sont inhabituels (Batiscan, Québec), sinon absents (estuaire et golfe du Saint-Laurent). Lorsque l'on en trouve, les vases présentent une base conique, une forme fuselée avec un col droit ou légèrement évasé, et ils sont rarement ou peu décorés.

Deux phases culturelles sont associées au Sylvicole inférieur, le Meadowood et le Middlesex, les deux sont quasi contemporaines, le dernier apparaissant à peine plus jeune que le premier. Pour ce qui est de la phase Meadowood, elle se caractérise, entre autres, par un culte funéraire élaboré (crémation et offrandes) et la production quasi industrielle de lames foliacées en pierre taillée, plus particulièrement en chert Onondaga. Cet épisode a d'abord été défini dans l'État de New York, mais de nombreuses manifestations ont par la suite été mises au jour en Ontario et dans le sud-ouest du Québec. La poursuite des recherches a permis de constater que des objets similaires se trouvaient un peu partout au Québec, notamment au Lac-Saint-Jean, en Abitibi, en Jamésie, en Côte-Nord et en Gaspésie (Tâché 2010).

Cela étant dit, les assemblages archéologiques du Québec, comme ceux du Moyen-Nord et de la région de Québec, se distinguent quelque peu de ceux décrits pour l'état de New York. Ainsi, les pointes de cette période sont souvent composées d'une base quadrangulaire relativement haute alors que ce type, bien que présent dans l'état de New York, y est plus rare. Là, ce sont plutôt les pointes foliacées à base convexe qui prédominent, des formes que l'on a relevées au Québec, mais en quantité moindre. Autre différence, si le chert Onondaga devient effectivement plus abondant à partir du Sylvicole inférieur, il est loin de constituer la majorité des assemblages dans l'est du Québec.

Pour ce qui est de la phase Middlesex, on y associe principalement un culte funéraire élaborée (enfouissement des défunts avec offrande, comme des objets en cuivre natif). Parmi les rares cas connus, notons ceux du boulevard Champlain à Québec (Clermont 1990) et de Mingan (idem). Des manifestations de ce complexe culturel ont été observées au Labrador (Loring 1989, 1992) et dans les provinces maritimes (Tuck 1984).

3.1.7 Le Sylvicole moyen (de 2 400 à 1 000 ans AA)

Dans l'état actuel des connaissances, on divise cette période en deux phases, l'ancien (2 400 à 1 500 ans AA) et le récent (1 500 à 1 000 ans AA). On les distingue sur la base de l'apparence esthétique et des techniques de fabrication des vases. Ceux du Sylvicole moyen ancien sont pour la plupart décorés à l'aide d'empreintes ondulantes repoussées (Laurel) ou basculées (Saugéen, Pointe Péninsule), tandis que ceux du Sylvicole moyen récent sont ornés d'empreintes dentelées ou à la cordelette plutôt sigillées. Les vases du moyen ancien s'apparentent à ceux du Sylvicole ancien en ce sens qu'ils sont fuselés. Au Sylvicole moyen récent, la forme des vases devient plus globulaire, le col est plus étranglé et de courts parements distinguent la partie supérieure. On s'interroge encore sur les liens entre les deux périodes (Gates Saint-Pierre 2010).

Par rapport à la céramique du Sylvicole inférieur (Vinette) qui reste rare au Québec et qui se concentre dans sa portion sud-ouest, les vases du Sylvicole moyen ancien sont relativement abondants et on en trouve en maints endroits, de l'Abitibi à la Haute-Côte-Nord et du Moyen-Nord à la Gaspésie, la région de Montréal et l'Estrie demeurent les secteurs les plus riches. Cela étant dit, les motifs des vases du Sylvicole moyen ancien sont relativement similaires, quels que soient les lieux où ils sont mis au jour, ce qui est moins le cas pour ceux du Sylvicole moyen récent.

Même si les vases sont semblables, les archéologues distinguent ceux du sud du Québec (vallée du Saint-Laurent-Gaspésie-Côte-Nord [de Tadoussac à Kegaska] = Pointe Péninsule) de ceux du nord (Abitibi = Laurel). Ces territoires de répartition ne sont pas exclusifs, de nombreux chevauchements ont été notés, entre autres au lac Saint-Jean (Moreau et coll. 1991) et dans la région de Montréal (Clermont et Chapdelaine 1982).

3.1.8 Le Sylvicole supérieur (de 1000 à 400 ans AA)

Au cours de cette période, la céramique devient abondante dans les sites archéologiques du sud du Québec, plus particulièrement du Haut-Saint-Laurent (incluant l'Estrie) jusqu'à la région de Trois-Rivières, de là on en trouve encore jusqu'à l'estuaire du Saint-Laurent. Elle est aussi présente, mais en quantité moindre, en Abitibi, en Jamésie, au lac Saint-Jean, sur la Côte-Nord et en Gaspésie. La forme générale des vases est globulaire, le col est étranglé et la partie élevée est la plupart du temps marquée d'un parement bien distinct. Les décorations sont souvent restreintes à l'épaule et au parement.

Dans la vallée du Saint-Laurent, le Sylvicole supérieur est divisé en trois phases : le supérieur ancien ou tradition Saint-Maurice (Owascoïde) (1000 à 1200 AD) ; le supérieur médian ou Saguenay (1200 à 1350 AD) ; le supérieur récent ou Iroquoïen du Saint-Laurent (1350 à 1600 AD) (Tremblay 2006). Les chercheurs ne perçoivent pas de ruptures majeures entre ces phases, y voyant plutôt un continuum évolutif, continuum qui, à tout le moins pour les Basses-Terres du Saint-Laurent, caractériserait l'émergence des Iroquoïens du Saint-Laurent en tant que peuple distinct. Ces gens auraient été principalement des agriculteurs vivant dans des villages se composant d'au moins deux maisons longues.

Ailleurs au Québec, des groupes autochtones vivaient toujours de chasse, de pêche, de cueillette, de troc et parfois d'un peu d'agriculture. Selon les lieux et les saisons, leur alimentation reposait sur le caribou, l'orignal, le chevreuil ou le phoque. Mais souvent, à la base, les poissons, les oiseaux et les petits et moyens mammifères composaient leur essentiel. La plupart du temps, ils vivaient dans des maisons unifamiliales ou multifamiliales (2-3 familles). À l'occasion, surtout l'été, ils se rencontraient par centaines en certains endroits.

3.1.9 La période historique ou période des explorateurs (de 1534 à environ 1800)

Lorsque Jacques Cartier explore les environs de Québec en 1534, il rencontre des groupes associés aux Iroquoïens du Saint-Laurent. C'est ainsi qu'il est accueilli par Donnacona du bourg de Stadaconé situé, dit-on, à proximité de la rivière Saint-Charles. Plusieurs autres

villages étaient présents, semble-t-il, dans la grande région de Québec, du cap Tourmente à la rivière Portneuf. Cartier relate que lui et ses hommes trouvèrent « grand nombre de maisons sur la rive du fleuve, lesquelles sont habitées de gens qui font grande pêche de tous bons poissons selon les saisons » (Dion-McKinnon, 1987 : 18).

Quand Champlain arrive dans le secteur en 1603, les Iroquoïens se sont retirés de la région de Québec et celle-ci est plutôt fréquentée par des Algonquiens. Que s'est-il passé? La question reste ouverte, mais il semble que les Iroquoïens du Saint-Laurent étaient déjà en conflit avec certains groupes environnants au moment du passage de Jacques Cartier et qu'ils auraient été conquis par d'autres Iroquoïens, comme les Hurons/Wendats, ou par des groupes algonquiens, comme les Montagnais et les Abénaquis/Malécites (de Champlain, 1973).

À la suite du retrait des Iroquoïens, de nombreux groupes autochtones, comme les Micmacs, les Malécites, les Algonquiens, mais surtout les Hurons/Wendats et les Innus/Montagnais occuperont les rives du Saint-Laurent maintenant délaissées par leurs anciens occupants. En ce qui concerne les Innus/Montagnais, ce sont eux qui contrôlent les environs de la région de Québec lorsque Champlain décide de s'y installer (Delâge, 2009). Il faudra attendre les années 1630 avant que les Français affirment leur pouvoir sur cette région. À la suite du développement de la colonie, les Amérindiens délaieront les abords immédiats de la ville, sans pour autant cesser d'y jouer un rôle majeur, à tout le moins jusque dans les années 1660, comme en témoigne la nomination d'un « capitaine » montagnais à la tête des Amérindiens installés à Sillery en 1669 (Parent, 1985 : 584).

À partir de cette période, la population française augmente considérablement. Les colons français chassent, pêchent et étendent la superficie de leur terre agricole. Pour des chasseurs-cueilleurs, une telle situation est loin d'être idéale, c'est pourquoi les Montagnais semblent s'éloigner quelque peu des territoires plus densément peuplés par les Français. Les données historiques continuent néanmoins de mentionner leur présence dans Charlevoix, au Saguenay et le long de ses affluents, au Lac-Saint-Jean, ainsi que le long du Saint-Maurice, sur la rive sud de Québec et au Bas-Saint-Laurent, de Rivière-du-Loup à Matane (Parent, 1985).

Bien que les Montagnais occupent davantage les territoires mentionnés précédemment, leur présence est toujours attestée sur la Côte-de-Beaupré jusque vers 1800 (Ratelle, 1987). À partir de cette époque, il semble qu'ils délaissent cette région pour exploiter davantage les hauteurs de Charlevoix, le Saguenay, le Lac-Saint-Jean et la Haute-Côte-Nord (Mailhot et Vincent, 1979).

Jusqu'au milieu du 18^e siècle, la toponymie de la région demeure fortement teintée de mots algonquiens (innus/montagnais, Ka8asiparit pour la chute Montmorency, Mistashipu pour la rivière Sainte-Anne) (figure 8). On pense donc que les Innus/Montagnais connaissaient bien les environs du secteur à l'étude et qu'ils utilisaient toujours le massif laurentien, sans pour autant savoir s'ils continuaient à fréquenter assidûment le secteur à l'étude ou à s'y installer (Speck, 1927).



Figure 8 – Superposition du secteur à l'étude sur une carte de 1733 (Laure et Guyot, 1733)

En 1649, les Hurons/Wendats, installés dans le secteur de la baie Georgienne en Ontario et alliés des Français, sont défaits par des Iroquois, ce qui aboutit à une diaspora des survivants (Trigger, 1991). Parmi ces derniers, un groupe vient s'installer dans la région de

Québec. À leur arrivée, les Hurons/Wendats, un peuple d'agriculteurs et de commerçants, s'apparentant en cela aux Iroquoïens du Saint-Laurent, pratiquent toujours leur mode de vie ancestral. Ainsi, ils défrichent les terres mises à leur disposition et en entreprennent la culture.

Pour diverses raisons, leur établissement sera déplacé à maintes reprises au cours du 17^e siècle. Ils se retrouvent ainsi successivement à Québec (1650-1651, 1656-1668), à l'île d'Orléans (1651-1656), à Sillery (1656-1660), à Beauport (1668-1669) à Sainte-Foy (1669-1673) et à L'Ancienne-Lorette (1673-1697). Ils ne s'installent définitivement à Wendake qu'à partir de 1697 (idem).

Ils étaient plus de 10 000 individus avant la venue des Européens, mais seules quelques centaines vont survivre aux maladies et à la guerre. Bien qu'ils soient venus se réfugier près des Français, les Hurons sont encore soumis aux attaques des Iroquois au cours du 17^e siècle.

Vers la fin du 17^e siècle, les Wendats sont installés à Wendake sur des terres concédées par les Français. Au début, ils construisent des maisons longues comme ils avaient l'habitude de le faire et ils pratiquent l'agriculture, certains posséderont même quelques animaux. Lentement, ce mode de vie ancestral se modifiera pour laisser davantage de place aux influences françaises, notamment dans l'habillement et le style des maisons, d'où l'abandon des maisons longues. L'influence française se fera également sentir dans les pratiques agricoles, puisque les hommes commenceront à s'y adonner. Toutefois, ces derniers préféreront la chasse, la pêche et la trappe, ce qui permettra aux Wendats de continuer à participer à la traite des fourrures, un apport économique indéniable. Pour ce qui est du secteur à l'étude, la carte de Vincent (1829) fait état de nombreux toponymes dans les environs (figure 9, Eka'nda otra8i pour la chute Montmorency, Aanohendi saponawa pour la rivière Sainte-Anne). Cela suggère que les Hurons/Wendats se sont rapidement appropriés leur nouveau territoire et qu'ils en ont exploité les diverses ressources.

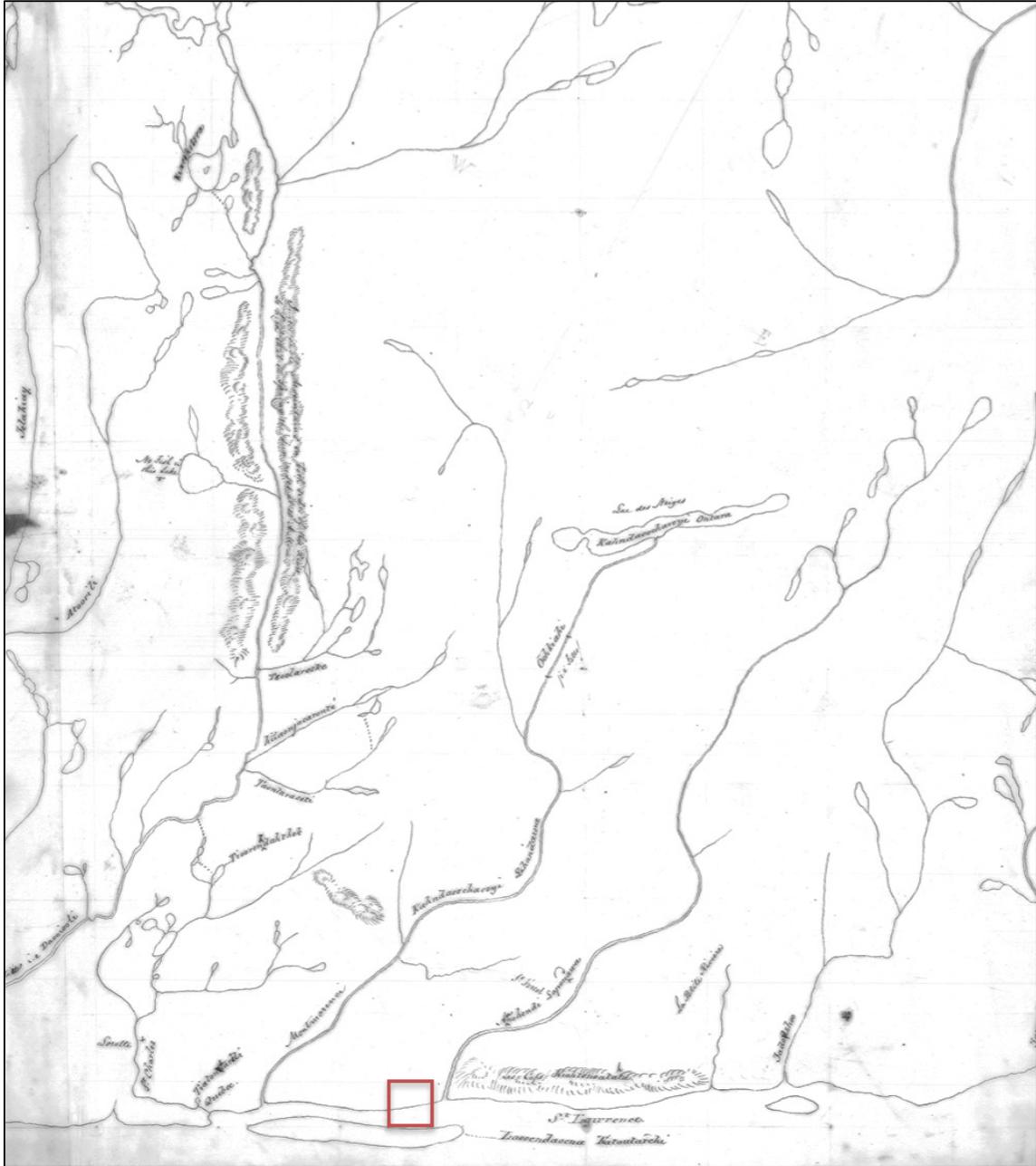


Figure 9 – Superposition du secteur à l'étude sur une carte de 1828 (Vincent, 1828)

Les registres des baptêmes et les livres de comptes de Sainte-Anne-de-Beaupré font état de la présence de nombreux groupes autochtones : Algonquins, Malécites, Abénaquis, Micmacs, Montagnais, Hurons/Wendats, etc.

3,2 La période historique eurocanadienne

3.2.1 Les explorateurs (de 1534 à 1608)

Cette période a été en grande partie traitée au point précédent. Par conséquent, on ne présentera ici que quelques éléments qui se rapportent plus particulièrement à une fréquentation européenne des environs. Les données historiques et archéologiques actuelles font état d'une présence française très tôt dans le détroit de Belle-Isle et dans le golfe du Saint-Laurent, probablement dès le début du 16^e siècle. Tout d'abord le fait de pêcheurs bretons et normands, ces derniers seront rejoints par les Basques, dont les activités se tourneront rapidement vers la capture de baleines. Ce sont probablement eux qui, à la suite de Cartier, vont occuper l'estuaire du Saint-Laurent, et il n'est pas impossible qu'ils aient navigué jusqu'à l'île d'Orléans. Par ailleurs, entre Cartier et Champlain, des pêcheurs et des traiteurs français ont continué à fréquenter les eaux du golfe, de l'estuaire et probablement aussi du fleuve jusqu'à Trois-Rivières.

3.2.2 Le Régime français (de 1608 à 1760)

La fondation de Québec en 1608 AD par Champlain consacre le rôle de la France en Amérique. Simple comptoir commercial ouvert à la concurrence des marchands indépendants et des pêcheurs ou baleiniers avant cette date, la Nouvelle-France est maintenant gérée par le royaume français, qui n'y voit cependant encore qu'un lieu d'activité commerciale.

Tadoussac reste la principale zone d'échange pour la traite des fourrures. Par contre, l'importance grandissante de Québec, surtout à partir de 1615-1620 AD, provoque le déclin de l'établissement localisé à l'embouchure du Saguenay. La prise de Québec par les Kirkes en 1629, qui auraient été aidés par les Innus-Montagnais (Delâge, 2009), retarde le développement de la colonie. Une fois cette dernière rétrocédée aux Français, le peuplement reprend lentement, et l'administration de la colonie s'organise.

La région de Beauport et celle de la Côte-de-Beaupré comptent parmi les premiers secteurs à se développer au-delà des limites mêmes de la ville de Québec. Le travail assidu du seigneur Robert Giffard, un des seigneurs qui s'est le plus investi dans le développement de ses terres, et la qualité des terres agricoles de la région feront en sorte que ce secteur deviendra rapidement le grenier de Québec. Déjà, Champlain avait reconnu la richesse de ces lieux en établissant une ferme dans le secteur du cap Tourmente.

C'est ainsi qu'en 1658, Sainte-Anne-de-Beaupré, qui s'appelait alors le Petit-Cap, compte déjà plus de 25 familles (figure 10). Une première chapelle en bois aurait été construite au sud-sud-ouest du terrain de la fabrique. Construite trop près du fleuve et, par conséquent, soumise aux aléas des hautes marées, cette église fut remplacée par une autre en 1661. Cette dernière aurait été érigée à l'emplacement de l'ancien cimetière à côté de la chapelle commémorative. Cette église sera agrandie en 1694 et presque totalement rebâtie en 1787 (Gosselin 1879).

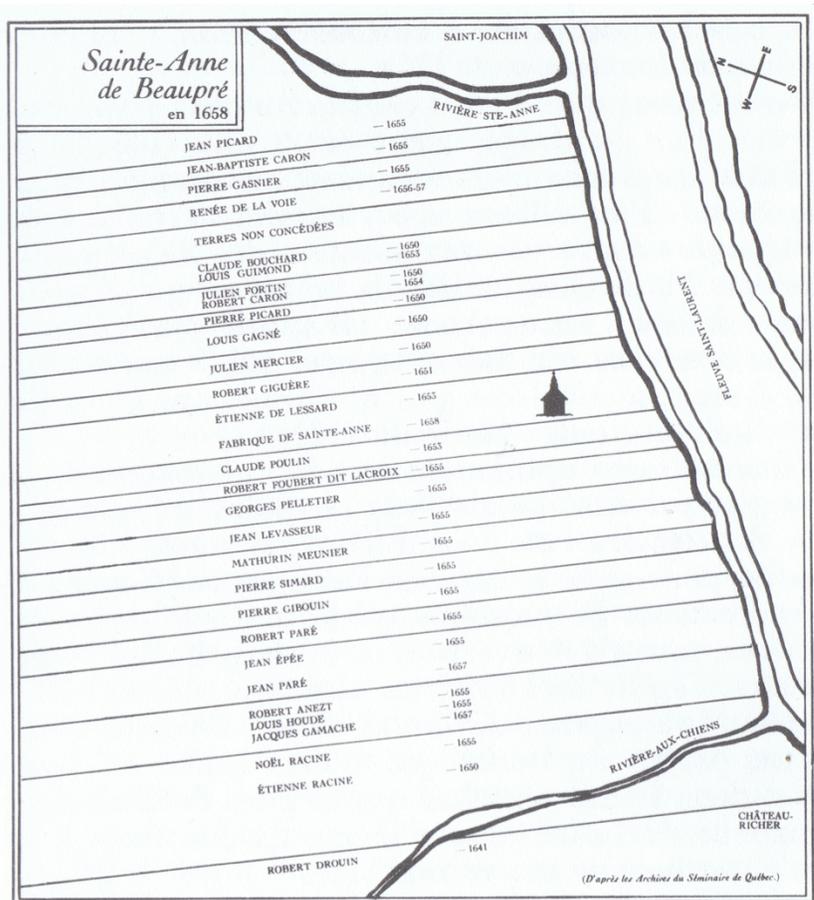


Figure 10 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1658 (Gagné et Asselin 1967)

Au début, les colons vont circuler le long de la grève pour se déplacer. Toutefois, l'importance économique de cette région fera en sorte que très tôt au 17^e siècle, une route sera aménagée afin de relier les divers établissements répartis le long du fleuve. Au moment de la Conquête anglaise, presque toutes les basses-terres de la Côte-de-Beaupré sont déboisées et converties en terres agricoles. Des établissements s'échelonnent tout le long de la rive du fleuve. Toutefois, la plupart de ces bâtiments sont construits sur le plateau supérieur, bien en retrait du fleuve, et non pas sur le replat qui borde immédiatement ce dernier, comme c'est le cas pour la deuxième église (figure 11). Le secteur à l'étude apparaît alors défriché, mais pas habité.



Figure 11 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1761 (Murray 1761)

3.2.3 Le Régime anglais (de 1760 à 1867)

À la suite de la Conquête anglaise, les habitants reconstruisent rapidement les établissements détruits par l'armée anglaise et ils reprennent leurs activités courantes. Pouvoir et commerce passent aux mains des Anglais, mais la vie reprend rapidement son cours normal. Sainte-Anne-de-Beaupré va demeurer un environnement de type agricole jusqu'au milieu du 19^e siècle. Cela étant dit, la population de la région augmente régulièrement et de plus en plus de gens vivent de part et d'autre du chemin Royal (figures 12 et 13) Le secteur à l'étude n'apparaît pas occupé à cette époque.



Figure 12 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1815 (Bouchette 1815)

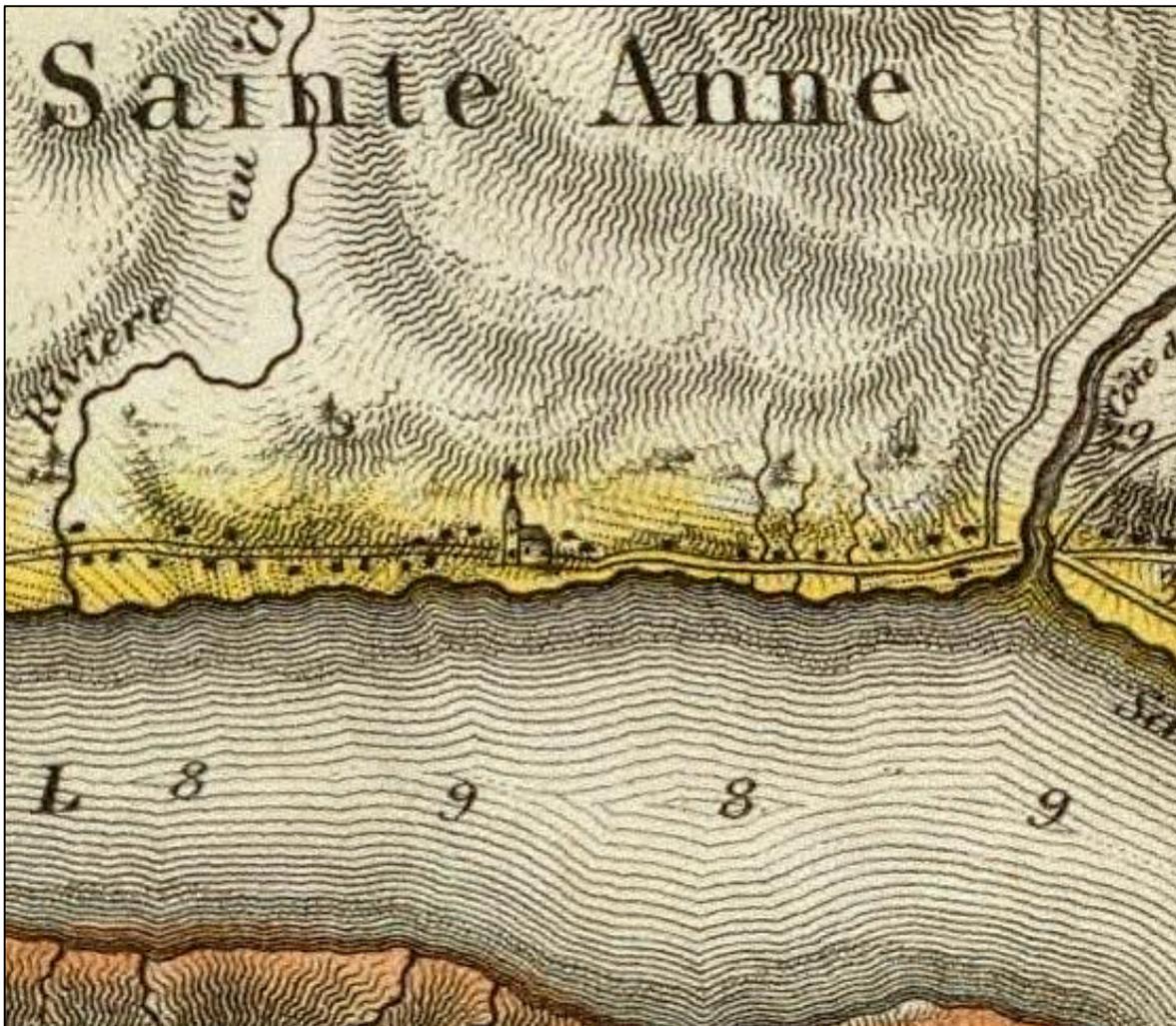


Figure 13 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1831 (Bouchette 1831)

L'apport institutionnel de l'église prend de plus en plus d'importance avec l'accroissement des pèlerinages. Déjà, on comptait plusieurs centaines de pèlerins par année au début des années 1760 et ce nombre ne cesse de croître. Vers la fin des années 1830, un noyau villageois commence à prendre forme autour de l'église (figure 14).

Jusqu'au milieu des années 1840, les pèlerins utilisaient, pour la plupart, le chemin Royal pour se rendre à l'église. À la suite de l'invention du bateau à vapeur, ce moyen de transport sera mis à profit pour acheminer les pèlerins à l'église. C'est ainsi qu'en 1844, le vapeur Charles-Édouard arrive à Sainte-Anne avec 200 pèlerins à bord.



Figure 14 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1837 (Bayfield 1837)

Les modalités du débarquement de ces gens ne sont pas connues. Il est dit qu'un premier quai en pierre a été construit sur la rive en 1789 (Gagné et Asselin 1967). Il est fort probable, comme c'était coutume à l'époque, que le bateau s'ancrait au large et que les passagers transitaient par des chaloupes pour accoster sur la berge ou le quai en pierres.

3.2.4 La Confédération canadienne (à partir de 1867)

Comme l'ancienne église était devenue désuète et trop petite, il a été décidé d'en construire une nouvelle à son emplacement actuel en 1872. Entre-temps, afin de répondre aux nombres sans cesse croissants de pèlerins, il a été décidé de construire un débarcadère en 1870. Quatre ans plus tard, en 1874, on aménage un quai de plusieurs centaines de pieds de longueur (Buteau 2006, figure 15). Au cours de la même période, l'église sera agrandie à



Figure 15 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1887 (Bayfield 1887)

deux reprises soit en 1882 et en 1886. Sainte-Anne-de-Beaupré est alors un important lieu de pèlerinage et le village doit se développer pour accueillir tous ces visiteurs, qui sont au nombre d'environ 40 000 en 1878. La construction du chemin de fer, construit en partie sur la limite de la haute mer, en 1889 permit l'arrivée d'un nombre toujours croissant de touristes. L'arrivée du train eut pour effet de diminuer l'usage du quai à des fins touristiques et celui-ci fut alors davantage utilisé pour le transport de marchandises (voir page couverture et figure 16). Le Cyclorama, pour lequel un avis d'intention de classement par le ministère de la Culture et des Communications a été déposé, sera construit en 1895.

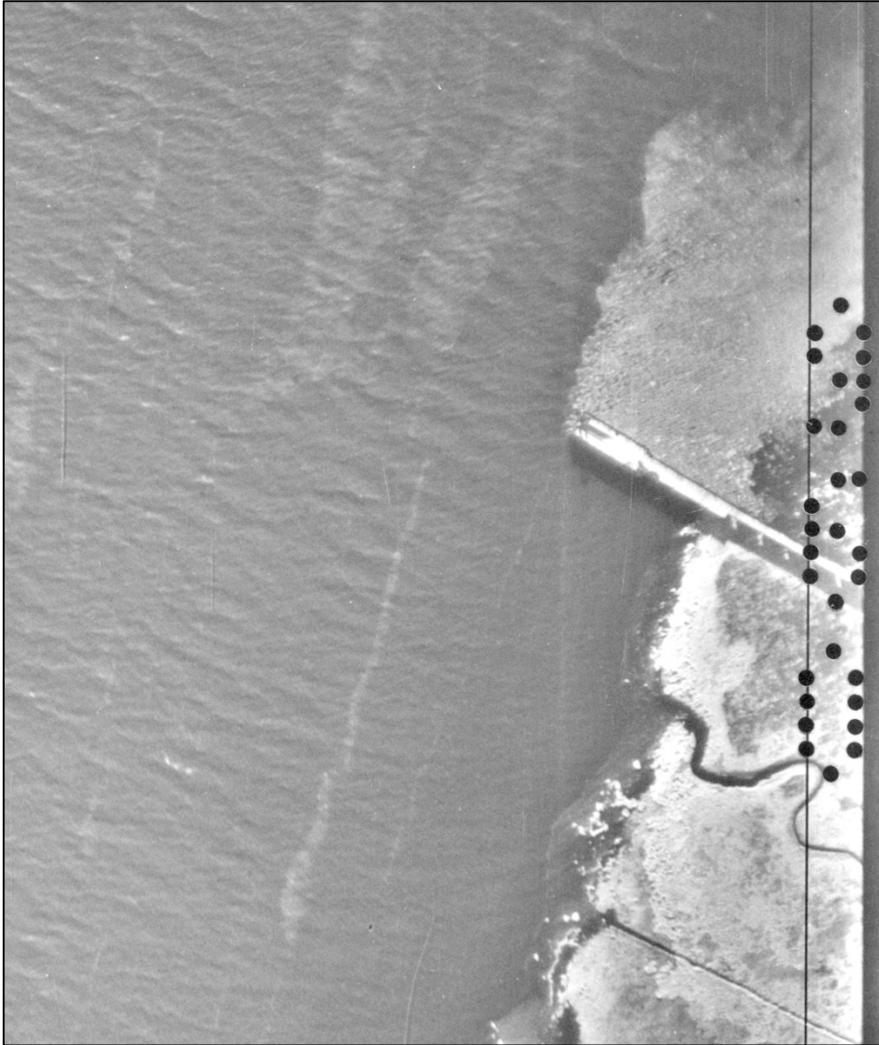


Figure 16 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1929 (PNA, FA960-1)

Dans les années 1900, on décide de détacher une partie de la municipalité de Beaupré afin de créer la municipalité de Sainte-Anne-de-Beaupré, ce qui sera fait en 1920. On remarque sur ce plan (figure 17) que le quai aboutit alors à la limite de la basse mer.

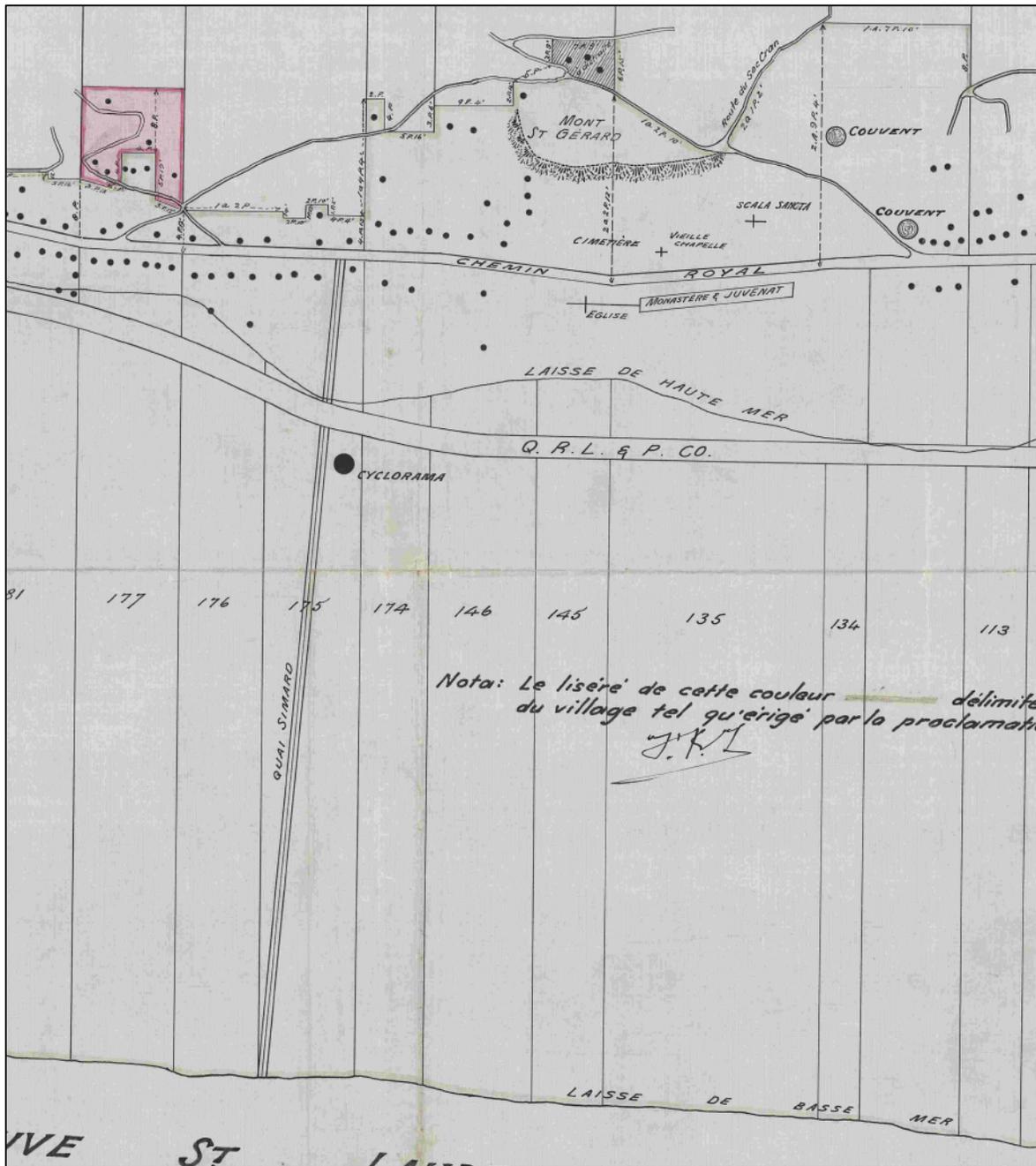


Figure 17 – Sainte-Anne-de-Beaupré en 1919 (Fafard 1919)

L'essor de l'automobile provoque un tel afflux de véhicules que le seul chemin Royal ne pouvait plus répondre à la demande. C'est pourquoi il a été décidé, à partir des années 1950, de construire le boulevard Sainte-Anne sur les battures du fleuve. La section nord du quai, probablement la plus ancienne, sera alors détruite (figure 18). À partir de là,



Figure 18 – Saint-Anne-de-Baupré en 1952 (Centre Géostat, A13516-027, 1952)

les battures se combleront graduellement par l'apport en sédiments et par le déversement de remblais.

4,0 LES ZONES DE POTENTIEL ARCHÉOLOGIQUE

4,1 Le bilan des connaissances et la détermination des zones de potentiel

4.1.1 Le bilan des connaissances

À ce jour, aucune étude de potentiel archéologique n'a été effectuée pour le secteur à l'étude et aucun inventaire n'y a été réalisé. Un site archéologique est connu, CgEr-1 (figure 19). Celui-ci a été découvert par hasard en 1956, une pointe de flèche datant de l'Archaïque récent a alors été recueillie en surface d'une zone érodée (figure 20). Le lieu exact de sa provenance demeure inconnu, mais cette pointe a été découverte un peu à l'est du quai (+/- 40 m, MCC 2018a, b et c). Pour l'instant, on ne peut en dire beaucoup plus sur ce site puisque l'avis de découverte ne tient qu'en une seule lettre faisant état du dépôt de cette pointe au MCC (Gaudreault 1981).



Figure 19 – Pointe de projectile provenant du site CgEr-1 (type Genesee/Snook Hill, Archaïque récent, 4 000-3 500 ans AA)



Figure 20 – Localisation approximative du site CgEr-1 (rond jaune) (l'aire d'étude correspond au polygone rouge, MCC 2018a)

4.1.2 La détermination du potentiel archéologique

La probabilité que l'on puisse découvrir des vestiges préhistoriques intacts dans l'emprise du quai est jugée faible. En effet, de nombreux travaux de remblais et de déblais ont été effectués de part et d'autre modifiant grandement en cela l'apparence naturelle des lieux. Toutefois, la découverte d'une pointe de projectile et la présence, ancienne, d'un ruisseau à cet endroit (voir figure 16) invite à la prudence, c'est pourquoi un court inventaire au terrain est recommandé. Ce dernier consisterait en une inspection visuelle et en quelques sondages manuels. Le tout pourrait se faire en une demi-journée.

En ce qui concerne le quai, le fait qu'il soit toujours debout et en partie utilisé fait en sorte qu'il ne peut pas être retenu comme site archéologique. Certains éléments anciens, notamment le quai de pierres de 1789 et ses approches, ont fort probablement été détruits lors de la construction du boulevard Sainte-Anne dans les années 1950.

Pour ce qui est du quai de 1870, les relevés géotechniques n'ont pas abouti à la découverte de caissons en bois en bordure du quai, mais des indices laissent croire que du bois est présent sous l'aire de circulation à environ 4 m sous la surface (Norda Stelo 2018, figures 21 et 22). Comme les travaux prévus ne consistent qu'en un remblaiement des abords du quai ou en des excavations limitées (1 à 2 m de profondeur), ces travaux ne devraient pas avoir d'incidences sur les vestiges anciens, s'il y en a. Aucune intervention au terrain n'est recommandée.

Par ailleurs, les travaux majeurs de réfection du quai dans les années 1980 ont modifié grandement l'apparence de ce quai (voir page couverture) diminuant d'autant son intérêt patrimonial. Le sondage géotechnique effectué dans le quai a révélé la présence de bois à environ 4 m de profondeur (figure 23). Comme les travaux prévus dans ce secteur consistent en des excavations limitées (1 à 2 m de profondeur), ils ne devraient pas avoir d'incidences sur les vestiges anciens, s'il en reste encore. Par conséquent, le potentiel archéologique d'intérêt eurocanadien apparaît faible. Aucune intervention au terrain n'est recommandée.

Lors du puits d'exploration du 12 novembre dernier, certaines constatations ont été effectuées (voir Figure 16) :

- › Aucun caisson de bois n'a été rencontré jusqu'à 2,4 m sous la surface de roulement.
- › Quelques pièces de bois sont décomposées.
- › Le remblayage est hétéroclite.



Figure 21 – Tranchée d'exploration géotechnique de la digue (Norda Stelo 2018)

En ce qui concerne le potentiel archéologique subaquatique, aucune épave n'a été répertoriée dans ce secteur (MCC 2018a et b). Les relevés bathymétriques ne font état de la présence d'aucune anomalie suggérant la présence d'une épave (Norda Stelo 2018). Par conséquent, le potentiel archéologique subaquatique apparaît faible. Aucune intervention au terrain n'est recommandée.

CONCLUSION ET RECOMMANDATIONS

Cette étude s'est intéressée à la probabilité que le projet de réhabilitation du quai de Sainte-Anne-de-Beaupré ait des répercussions sur le patrimoine archéologique de ce secteur. La méthode utilisée pour évaluer le potentiel du secteur à l'étude a d'abord été explicitée. Ensuite, ce secteur a été décrit (principales composantes actuelles et mises en place depuis la dernière glaciation). Par la suite, le cadre chronologique de l'occupation humaine a été brièvement présenté, et une synthèse des travaux archéologiques effectués à ce jour a été proposée. La dernière section, quant à elle, s'est attardée plus particulièrement à la définition des zones de potentiel.

Comme de nombreux travaux ont eu lieu depuis la construction du quai en 1870 (boulevard Saint-Anne, modernisation du quai dans les années 1980, etc.), l'intérêt patrimonial de ce dernier apparaît faible. Aucune intervention au terrain n'est recommandée.

Comme aucune épave n'est connue à proximité et qu'aucun indice n'a été décelé à la suite des relevés bathymétriques, le potentiel archéologique subaquatique apparaît faible. Aucune intervention au terrain n'est recommandée.

Pour ce qui est du potentiel d'occupation autochtone préhistorique, il importe de tenir compte de la découverte d'une pointe de flèche en pierre datant d'environ 4 000 ans AA à environ 40 m à l'est du quai. Même si ces terrains ont été quelque peu perturbés, un inventaire au terrain s'avère nécessaire afin de vérifier si cet objet était isolé lors de sa découverte ou s'il fait partie d'un établissement plus vaste encore en place. Un inventaire au terrain d'une demi-journée devrait permettre de vérifier l'état de ce site.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

BAC	Bibliothèques et Archives Canada
BANQ	Bibliothèques et archives nationales du Québec
GAGQ	Greffe de l'arpenteur général du Québec
PNA	Photothèque nationale de l'air

Archambault, M.-F., 1995a : Le milieu biophysique et l'adaptation humaine entre 10 000 et 3 000 AA autour de l'embouchure du Saguenay, Côte Nord du Saint-Laurent. Thèse de doctorat, Département d'anthropologie, Université de Montréal, Montréal.

Archambault, M.-F., 1995 b : Les occupations pré-céramiques de l'embouchure du Saguenay : typologie des pointes et séquence régionale. *Archéologiques* 9 : 60-67.

Archambault, M.-F., 1998 : Les pointes pentagonales de Tadoussac, indices d'une présence paléoindienne récente à l'embouchure du Saguenay. L'éveilleur et l'ambassadeur (sous la direction de Roland Tremblay) *Paléo-Québec* 27 : 141-154.

Association des archéologues du Québec, 2005 : Répertoire québécois des études de potentiel archéologique, Québec.

Bayfield, H. W., 1837 : Plans of the River St. Lawrence below Quebec, sheet 7, Quebec and Isle of Orleans. ANC, nmc R11630-1958-6E 1837.

Bayfield, H. W., 1887 : Plans of the River St. Lawrence below Quebec, sheet 7, Quebec and Isle of Orleans. ANC, nmc R11630-1958-6E 1863.

Benmouyal, J., 1987 : Des Paléoindiens aux Iroquoiens en Gaspésie : six mille ans d'histoire. Dossiers 63, ministère de la Culture et des Communications du Québec, Québec, 593 p.

Bonnichsen, R., D. Keenlyside et K. Turnmire, 1991 : Paleoindian Patterns in Maine and the Maritimes. *Prehistoric Archaeology in the Maritime Provinces : Past et Present Research* (Deal et Blair eds) *Report in archaeology* 8 : 1-28.

Bouchette, J., 1815 (1980) : Carte topographique de la province du Bas-Canada. Éditions Élysée, Montréal.

Bradley, J. W., A. E. Spiess, R. Boisvert, et J. Boudreau, 2008 : What's the Point?: Modal Forms and Attributes of Paleoindian Bifaces in the New England-Maritimes Region. *Archaeology of Eastern North America* 36 : 119-172.

Buteau, L., 2006 : La Côte-de-Beaupré : sa trame événementielle. *Histoire Québec et la Fédération Histoire Québec*.

Chalifoux, É., 1999 : Les occupations paléindiennes récentes en Gaspésie : résultats de la recherche à La Martre. Recherches amérindiennes au Québec, vol. XXIX, n° 3, p. 77-93.

Chalifoux, É. et I. Jost, 1993 : Reconnaissance archéologique sur l'île d'Orléans, été 1993. Rapport remis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Champlain de, S., 1973 : Œuvres de Champlain. Éditions du Jour, Montréal.

Chapdelaine, C., 1998 : L'espace économique des Iroquoiens de la région de Québec : un modèle pour l'emplacement des villages semi-permanents dans les basses terres du cap Tourmente. In L'éveilleur et l'ambassadeur (sous la direction de Roland Tremblay). Paléo-Québec 27 : 81-90.

Chapdelaine, C., 2004 : Des chasseurs de la fin de l'âge glaciaire dans la région du lac Mégantic : découverte des premières pointes à cannelure au Québec. Recherches amérindiennes au Québec, vol. XXXIV, n° 1, p. 3-20.

Chapdelaine, C. et autres, 1991 : Rapport d'activités archéologiques au cap Tourmente (Saint-Joachim), sur la côte de Beaupré, et chez les Augustines de Québec, été 1991. Rapport remis au MCC, Québec.

Chapdelaine, C. (sous la direction de), 1994 : Il y a 8000 ans à Rimouski... Paléoécologie et archéologie d'un site de la culture plano. Recherches amérindiennes au Québec, Paléo-Québec 22, Québec, 314 p.

Chrétien, Y., 2006 : Occupation millénaire dans le bassin de la Chaudière. Intervention de sauvetage au site Désy (CeEt-622) à Saint-Romuald, automne 2002-été 2003. Rapport remis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Chrétien, Y., C. Laroche, J. Mandeville et M. Plourde (1994) : Fouille archéologique des composantes historique et préhistorique sur le site de la maison Hazeur (CeEt-201) et analyse des collections préhistoriques de la maison Hazeur (CeEt-201) et de la rue Sous-le-Fort (CeEt-601). Rapport remis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Clermont, N., 1990 : « Le Sylvicole inférieur au Québec ». Recherches amérindiennes au Québec XX (1) : 5-18.

Clermont, N. et C. Chapdelaine, 1982 : Pointe-du-Buisson 4 : quarante siècles d'archives oubliées. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Deal, M., 2006 : Lithic periods of the Maritime Peninsula,
<http://www.ucs.mun.ca/%7Emdeal/Anth3291/vignette3i.htm>.

Delâge, D., 2007 : « Kebehk, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines ». Les cahiers des Dix : 107-129.

Dion-McKinnon, D., 1987 : Sillery. Au carrefour de l'histoire. Boréal Express, Québec, 1987.

Dionne, J.-C., 2000 : Données complémentaires sur les variations du niveau marin relatif, à l'Holocène, à l'anse de Bellechasse, sur la côte sud du moyen estuaire du Saint-Laurent. Géographie physique et quaternaire 54(1) : 119-122.

Dionne, J.-C., 2002 : Une nouvelle courbe du niveau marin relatif pour la région de Rivière-du-Loup (Québec). Géographie physique et quaternaire 56 (1) : 33-44.

Dumais, P. et G. Rousseau, 2002a : Présentation. Recherches amérindiennes au Québec, vol. XXXII, n° 3, p. 3-5.

Dumais, P. et G. Rousseau, 2002 b : De limon et de sable : Une occupation paléoindienne du début de l'holocène à Squatec (CIEe-9), au Témiscouata. Recherches amérindiennes au Québec, vol. XXXII, n° 3, p. 55-75.

Dyke, A. S., D. Giroux et L. Robertson, 2004 : Paleovegetation Maps of Northern North America, 18 000 to 1 000 BP. Geological Survey of Canada, Open File 4682, Ottawa.

Ellis, C. J. et D. B. Deller, 1990 : Paleo-Indians. C. J. Ellis et N. Ferris (éds), The archaeology of Southern Ontario to A. D. 1650. Occasional Publication of the London Chapter : 37-64, OAS number 5, London, Ontario.

Fagan, B. M., 1995 : Ancient North America. Thames and Hudson, New York.

Franquelin, J.-B., 1670-1693 : L'entrée de la rivière de Saint-Laurent et la ville de Québec dans le Canada. Bibliothèque nationale de France, Gallica.

Fulton, R. J. et J. T. Andrews (sous la direction de), 1987 : La calotte glaciaire laurentidienne. Géographie physique et quaternaire, vol. XLI, n° 2.

Gagné, L. et J.-P. Asselin, 1967 : Sainte-Anne-de-Beaupré, Trois cents ans de pèlerinage. Sainte-Anne-de-Beaupré.

Gates Saint-Pierre, C., 2010 : Le patrimoine archéologique amérindien du Sylvicole moyen au Québec. Étude remise au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Gaudreault, J., 1981 : Correspondance sur le site CgEr-1. Rapport déposé au MCC, Québec.

Gauvin, H. et F. Duguay, 1981 : Méthodologies d'acquisition des données, actes du colloque sur les interventions archéologiques dans les projets hydroélectriques. Rapport inédit, Direction de l'environnement, Hydro-Québec, Montréal.

Gosselin, l'Abbé D., 1879 : Manuel du pèlerin à la Bonne Sainte-Anne de Beaupré. J.-A. Langlais, Libraire-Éditeur, Québec.

Graillon, É., 2011 : Camp d'archéologie du Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke : Évaluation du site Gaudreau (BkEu-8) de Weedon, été 2010. Rapport remis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Hart, J. P. et H. J. Brumbach, 2009 : On pottery change and northern iroquoian origins : An assesment from the Finger Lakes region of central New York. *Journal of Anthropological Archaeology* 28 : 367-381.

Hétu, B., 2008 : Paléohydrologie à l'Holocène supérieur dans l'est du Québec (Canada) : l'apport des petits cônes alluviaux, <http://geomorphologie.revues.org/index5533.html>.

IRDA, 2000 : carte pédologique 21M02. Québec.

Keenlyside, D., 1985 : La période paléoindienne sur l'Île-du-Prince-Édouard. *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XV, n° 1 et 2, p. 119-126.

Keenlyside, D., 1991 : Paleoindian Occupations of the Maritimes Region of Canada. R. Bochnisen et K. L. Turnmire (eds) *Clovis, Origins and Adaptations, Peopling of the Americas Publications*, Oregon State University, p. 163-174.

Laliberté, M., 1982 : CeEt-481, site du Paléo-indien tardif à Saint-Romuald, bilan des excavations de l'été 1992. Rapport remis au ministère de la Culture et des Communications, Québec.

Lasalle, P. et C. Chapdelaine, 1990 : Review of Late-Glacial and Holocene Events in the Champlain and Goldthwait Seas Areas and Arrival of Man in Eastern Canada. In N. P. Lasca et J. Donahue (dir.) *Archaeological Geology of North America : 1-19*, Geological Society of America, Centennial Special, vol. 4, Bolder Colorado.

Laure, R. P. et Guyot, 1733 : Carte du domaine du Roy. BANQ, P31, P1.

Loring, S., 1989 : Une réserve d'outils de la période intermédiaire sur la Côte du Labrador. *Recherches amérindiennes au Québec* 19 (2-3) : 45-57.

Loring, S., 1992 : *Princes and Princesses of Ragged Fame: Innu Archaeology and Ethnohistory in Labrador*. Thèse de doctorat, Département d'anthropologie, Université du Massachusetts.

Mailhot, J. et S. Vincent, 1979 : La situation des Montagnais du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Haute Côte-Nord au milieu du XIX^e siècle. Rapport remis au Conseil Attikamek-Montagnais, Québec.

McCaffrey, M., 1986 : La préhistoire des îles de la Madeleine : bilan préliminaire. Les Micmacs et la mer. Édité par Charles A. Martijn, p. 98-162. Signes des Amériques 5, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Meltzer, D. J., 2009 : First peoples in a New World. University of California Press, Los Angeles.

Ministère de la Culture et des Communications, 2018a : Inventaire des sites archéologiques du Québec (ISAQ, carte 21L14). Gouvernement du Québec, Québec.

Ministère de la Culture et des Communications, 2018 b : Cartographie des sites et des zones d'intervention archéologiques du Québec, carte 21L14. Gouvernement du Québec, Québec.

Ministère de la Culture et des Communications, 2018c : Répertoire du patrimoine culturel du Québec. Gouvernement du Québec, Québec.

Ministère des Ressources naturelles du Québec, (fonds), 1963-1964 : Région de Québec, feuille Montmorency. Échelle 1/9 600. Service de la photogrammétrie, Québec.

Moreau, J.-F., É. Langevin et L. Verreault, 1991 : Assesment of the ceramic evidence for Woodland-Period cultures in the lac Saint-Jean area, Eastern Quebec. *Man in the Northeast* 41 : 33-64.

Morin, A., 1997 : Pétrographie et géochimie des cherts de la région de Québec : caractérisation, variabilité et origine des olistolites siliceux ordoviciens. Mémoire de maîtrise, Faculté des sciences de la terre, Université du Québec à Montréal.

Murray, J. V., 1761 : Map of the St. Lawrence. ANC, nmc 17350.

Norda Stelo, 2018 : Projet de réhabilitation du quai de Sainte-Anne-de-Baupré. Étude d'impact sur l'environnement. Rapport déposé à la Corporation de développement du quai de Sainte-Anne-de-Baupré.

Parent, R., 1985 : Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice jusqu'au Labrador : de la préhistoire à 1760. Rapport remis au ministère des Ressources naturelles, Québec.

Paul, J. T., 1999 : Le territoire de chasse des Hurons de Lorette. *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXX, n° 3, p. 5-20.

Pintal, J.-Y., 1998a : Aux frontières de la mer, la préhistoire de Blanc-Sablon. Dossiers 102, ministère de la Culture et des Communications, Québec.

Pintal, J.-Y., 2001 : La préhistoire de Baie-Comeau et l'exploitation des ressources du littoral. *Archéologiques*, vol. 14, p. 1-10.

Pintal, J.-Y., 2002 : De la nature des occupations paléindiennes à l'embouchure de la rivière Chaudière. *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXXII, n° 3, p. 41-54.

Pintal, J.-Y., 2006a : Le site de Price et les modes d'établissement du Palé Indien récent dans la région de la rivière Mitis. *Archéologiques* 19 : 1-20.

Pintal, J.-Y., 2006 b : The Maritime Archaic, A view from the Lower North Shore, Quebec. Sanger D. et M. A. P. Renouf (éds) *The archaic of the Far Northeast*, Université du Maine, Orono, p. 105-138.

Pintal, J.-Y., 2012 : Late Pleistocene to Early Holocene adaptation: The case of the Strait of Quebec. *Late Pleistocene Archaeology & Ecology in the Far Northeast* (Chapdelaine éd.), Texas University Press, Houston : 218-236.

Pintal, J.-Y., 2012a : Fouille archéologique du site CeEt-211, station C. Secteur Saint-Romuald. Arrondissement Chutes-de-la-Chaudière-Ouest. Ville de Lévis. Rapport remis au MCC, Québec.

Pintal, J.-Y., 2012 b : Typologie et chronologie des pointes de projectile de l'Archaique récent à Lévis. *Archéologiques* 25 : 1-28.

Plourde, M., 2003 : 8 000 ans de paléohistoire. Synthèse des recherches archéologiques menées dans l'aire de coordination du Parc marin du Saguenay–Saint-Laurent. Rapport déposé à Parcs Canada, Québec.

Plourde, M., 2010 : Fouilles archéologiques Marais du Nord, lac Saint-Charles. Sous la direction d'Allison Bain. *Cahiers d'archéologie du CELAT* 30, Université Laval, Québec.

Quebec Soil Survey Committee, 1937 : Orleans Island and Beupre Coast District. Experimental Farm Branch, Ottawa.

Ratelle, M., 1987 : Contexte historique de la localisation des Attikameks et des Montagnais de 1760 à nos jours. Rapport déposé au ministère de l'Énergie et des Ressources, Québec.

Richard, P. J. H., 1987 : Le couvert végétal au Québec-Labrador et son histoire postglaciaire. Notes et documents, Département de géographie, Université de Montréal, n° 87-01.

Richard, P. J. H., 2009 : Histoire postglaciaire de la végétation. In *Manuel de foresterie*. Ordre des ingénieurs du Québec, Québec.

Robinson IV, F. W., 2012 : Between the Mountains and the Sea. An Exploration of the Champlain Sea and Paleoindian Land Use in the Champlain Basin. *Late Pleistocene Archaeology & Ecology in the Far Northeast* (Chapdelaine éd.), Texas University Press, Houston : 191-217.

Roy, J.-E., 1984 : Histoire de la Seigneurie de Lauzon. Réédition. Société d'histoire régionale de Lévis, Lévis.

Service des Inventaires forestiers (SIF), 1990 : Dépôt de surface 21M02. Ministère des Ressources naturelles du Québec, Québec.

SIGEOM, 2012 : Compilation géoscientifique – CG21M02201201. Ministère des Ressources naturelles, Québec.

Speck, F. G., 1927 : Family hunting territories of the lake St. John Montagnais and neighboring bands. *Anthropos* XXII : 387-403.

Spiess, A. E. et D. B. Wilson, 1987 : Michaud, a Paleoindian Site in the New England-Maritimes region, *Occasional Publications in Maine Archaeology*, Number Six, The Maine Historic Preservation Commission et The Maine Archaeological Society Inc, Augusta, Maine, 232 p.

Taché, K., 2010 : Le sylvicole inférieur et la participation à la sphère d'interaction Meadowood au Québec. Rapport remis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Tremblay, R., 2006 : Les Iroquoiens du Saint-Laurent. Les éditions de l'Homme, Montréal.

Trigger, B., 1991 : Les enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple Huron. Libre-expression, Montréal.

Tuck, J. A., 1984 : La préhistoire des provinces maritimes. Musées nationaux du Canada. Les éditions Fides, Montréal.

Villeneuve, Sr. De, 1688 : Carte des environs de Québec en la Nouvelle-France mesurée très exactement en 1688. BAC.

Vincent, N., 1829 : Plan de 60 par 40 lieux de la rivière Saint-Maurice à Chicoutimi. PL 26 31. Bureau de l'arpenteur général du Québec, Québec.